41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 13 27 MARS 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Édition complète . . . . 18 fr. / Édition partielle . . . . 12 fr.
ETRANGER { Édition complète . . . . 20 fr 50 / Édition partielle . . . . 14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Une convertie russe : Léonille de Sayn-Wittgenstein, 193. — II. Mme Swetchine, 197. — III. Mme Swetchine après sa conversion, 200. *Jocelyn*, 201. — IV. Grandeur et décadence de la déesse Raison, 202. — V. Un sauvetage de relique sous la Terreur : le chef de S. Martial à Limoges, 203. — VI. Grands timides, 204. — VII. Le général Buat, 205.

Questions de science ecclésiastique. — Peut-on admettre et comment expliquer l'effet rétroactif de nos prières actuelles pour le salut de nos défunts ? 207.

PRÉDICATION

Cinq instructions pour une Retraite aux Mères chrétiennes. — V. La douleur, 161.

Conférences pour le Carême sur l'exil de Dieu. — VII. Les conséquences individuelles de l'athéisme, 163. — VIII. Ses conséquences sociales, 168.

Sujets de circonstance. — Remerciements à des missionnaires, 176.

1° Joindre 0 f. 75 et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse*.

2° Joindre 0 f. 25 et la dernière bande à toute demande de *consultation*.

PETIT COURRIER

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un Mois de Marie (ou quelque autre bon traité) sur les Litanies de la Sainte Vierge ?

R. — Lépicier, *La plus belle Fleur du Paradis*, franco 7 f. 60, à l'Œuvre des Vocations tardives, 8, rue des Granges, à Montmorency (Seine-et-Oise) : cf. *couv.* du 19 avril 1923, p. 86 ; — Dehon, *Mois de Marie sur les Lit. de la Sainte Vierge*, in-18, Paris, Haton ; — Thiébaud, *Fleurs mystiques*, 2 vol. in-12, 4 f., Gabalda ; — P. de Miechow, *Les litanies de Notre-Dame*, in-32, 4 f. 50, Téqui ; — 56 *Entretiens* dans notre *Prédication* de 1898 à 1903 ; — etc.

Q. — J'ai à traiter ce sujet de conférence : « 1° L'église paroissiale, objet des prédilections du prêtre. 2° La tenue de l'église par le prêtre. 3° La tenue du prêtre à l'église. » Auteurs à consulter ?

R. — Dementhon, *Memento de vie sacerdotale*, Paris, Beauchesne ; — Delacroix, *Manuel de vie sacerdotale*, Marseille, Mingardon ; — Chevassu, *Méditations ecclésiastiques* ; — Mgr Lelong, *Le bon Pasteur*, Paris, Téqui ; — Mgr Lamothe-Tenet, *Les Ordres mineurs* ; — Petit, *Templum spirituale sacerdotis*, 2 vol. in-12, 4 f., Lille, Desclée ; — Baudot, *Prêtre et Apôtre*, 2 vol. in-12, 6 f. 50, ibid. ; — Barbier de Montault, *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, 2 vol. in-8, Paris, Vivès (Baston, Berche et Tralin) ; — d'Ezerville, *Traité pratique de la tenue des sacristies*, in-12, Paris, Haton ; — etc.

Q. — Venant de rétablir le Patronage de jeunes filles, je suis obligé d'en confier la direction à de bonnes personnes de la paroisse, mais un peu inexpérimentées. Pourriez-vous m'indiquer quelques ouvrages pouvant leur donner une méthode de direction de ces Œuvres ?

R. — Marg. de Montgermont, *Aide pratique et moral des Directrices de Patronages*, in-12, 2 f. 50, Paris, de Gigord ; — Françoise Henry, *Aimez-les*, in-12, 5 f., Lethielleux ; — et abonnez-vous à *La Vie au Patronage*, édit. pour jeunes filles, mensuelle, 36 f. par an ; 40, avenue des Deux Gares, à Antony (Seine).

Q. — Voudriez-vous m'indiquer une Histoire Sainte pour petits enfants de 5 à 7 ans (texte et gravures), et pour enfants de 8 à 11 ans ?

R. — Vous avez le choix entre : Bénard, chez A. Colin ; Fatien, chez Hatier ; Ecker-Griesbach, chez Casterman (chacun d'eux a un vol. pour les petits et un pour les aînés ; à ceux-ci vous pourriez mettre en mains l'*Histoire de ma Religion*, de Fournier, à nos bureaux, dont le succès toujours grandissant consacre justement l'excellence).

Allons à Jésus. *Courtes instructions et histoires pour les enfants des catéchismes de Ire Communion,* par J. Millot, vicaire général de Versailles. — Deux vol. in-12 de 330 et 340 p., 14 f. — Paris, Lethielleux.

L'autre jour j'avais le regret de signaler comme ayant disparu des catalogues le délicieux opuscule de M. Millot, *Ce qu'il y a dans une Hostie.* Le voici réimprimé maintenant, au t. II du recueil dont on vient de lire le titre. C'est très bien ; mais ce sera mieux encore si M. Millot veut le rééditer en opuscule à part, pour la propagande. En attendant, *Allons à Jésus* sera goûté de tous nos confrères des catéchismes. Au t. I, série de XXX Entretiens ou Instructions (toujours avec histoires) sur la prière, sa nature, sa puissance, sa nécessité, ses conditions, etc. ; puis, nouvelle série de XXXIII Entretiens sur la Sainte Vierge, sa vie (XXI Entretiens) et ce que doit être notre dévotion pour elle ; — au t. II, *La Première Absolution,* XXXI Entretiens ; et *Ce qu'il y a dans une Hostie,* la Présence réelle, la Messe, la Communion, XXXVI Entretiens.

La Passion de notre Divin Sauveur. *Etudes et réflexions,* par le chanoine Carpentier. — Un vol. in-18 de XII-334 p., 3 f. 50, franco 4 f. — Chez l'auteur, à Noirmoutiers (Vendée), et Bar-le-Duc, Imprimerie St-Paul.

Voici le 3e mille de cet ouvrage, qui vit le jour en 1918, précieux couronnement de toute une vie apostolique par la parole et par la plume. Vingt-huit méditations sur les scènes successives du drame sanglant, depuis Gethsémani jusqu'à la mise au tombeau. Et en appendice, quatre Chemins de croix. Nos lecteurs nous sauront gré de leur recommander chaudement ce volume à la veille du temps liturgique de la Passion.

Offices de la Quinzaine de Pâques, *en latin et en français.* — In-32 de 540 p., prix à partir de 5 f. 50 (rel. toile noire, tranches rouges). — Desclée, Paris et Tournai.

Cette nouvelle édition, où la traduction des textes sacrés est empruntée surtout à Crampon, renferme tous les offices depuis le Dimanche des Rameaux jusqu'à celui de Quasimodo inclus. Elle aidera les fidèles à suivre avec intelligence, partant avec plus de piété, les offices si sanctifiants de cette Quinzaine. Pour mieux atteindre ce but, on a intercalé de nombreuses explications mystiques et ascétiques sur les cérémonies, symboles, figures, etc., qui demeurent trop souvent lettre morte aux esprits non avertis.

En vente à nos Bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, *franco* 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Chemin de la Croix pour le Vendredi Saint, suivi d'Actes pour la communion des petits enfants, par M. le chanoine Dormoy. Brochure in-12 de 23 pages, *franco* 0 f. 25.

Le Chemin de Croix à Jérusalem, par un Pèlerin. Brochure in-12 de 72 pages, *franco* 0 f. 60.

La Souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix),* par Ebed-Miryam. Brochure de 35 pages, *franco* 0 f. 30.

Le Paradis sur terre est épuisé.

ANNONCES

Les ELECTIONS en face de la CONSCIENCE

Avant la campagne électorale rappelez les grands principes qui doivent guider tout catholique dans cette consultation nationale, en propageant ce tract qui ne fait pas de polémique. Spécimen : o fr. 25. — Le mille : 55 francs.
Ecr. Abbé Cocart, Boulogne-s-Mer. Ch. post. c/c. Lille 109.07

Pour VIN DE MESSE
s'adresser en toute confiance à :
M. le chanoine **JOUBERT,** propriétaire-récoltant à LA ROCHE-CHÉNEDÉ, Charcé, par Brissac (M.-et-L.). Timbre pour réponse

VINS MAISON de Ier ORDRE, recommandée par haut Clergé, offre tarif spécial Clergé. Excellents Vins rouges et blancs. Offre situation personne munie références ou parent d'ecclésiastique. — S'adresser F. LIMOUZY aîné, prre-viticulteur, NARBONNE (Aude). R. C. Narbonne 419

ABBÉ DE SAINT-RÉAL
La CONJURATION des ESPAGNOLS contre la République de Venise
Introduction et Notes d'ALFRED LOMBARD.
Orné d'un portrait gravé sur bois par A. OUVRÉ, d'après un dessin de VERAN (Chambéry).
Un vol. in-12 de la belle "Collection des Chefs-d'Œuvre Méconnus", tirage limité et numéroté sur papier pur chiffon. Prix . . . . 12 fr.
En vente dans toutes les bonnes Librairies et aux EDITIONS BOSSARD, 43, rue Madame, Paris-6e

R. C. Paris, 53.319.
VIN DE CHASSAING
TONIQUE et BI-DIGESTIF
CONTRE LES
DIGESTIONS DIFFICILES
PARIS, 6, Rue de la Tacherie, *et Pharmacies.*

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146

HUILE Olive pure 85 f. ; de table 70 f. ; bl°. 60 f. les 10 l. Savon b° 72 % 10 k. brut 40 f. Le t. f°. Cafés verts et cuits. Œuvre Ste-Thérèse, Marseille. Chèq. post. 59-92.

Pour les CIERGES LITURGIQUES
s'adresser aux PP. TRAPPISTES, de N.-D. des Dombes par MARLIEUX (Ain). — R. C. Trévoux 278
Leur Ciergerie est la seule dirigée par des Religieux.
Demandez aussi : **LA MUSCULINE** des PP. TRAPPISTES de N.-D. des Dombes
Bonbons de viande crue contre la tuberculose, la phtisie, l'anémie, etc.

HARMONIUMS en tous genres
— MAISON FONDÉE EN 1839 —
LES PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS 20e Arr. R. C. Seine 163.528
— Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé —
« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »
Echanges, Réparations, Location.

CONSERVEZ VOTRE VOIX
en évitant maux de gorge, extinction de voix, laryngites par usage fréquent des *Pastilles Nervines* parfumant la bouche, assouplissant les cordes vocales. *20 ans de succès.* La bte 2 fr. ; fo 2.75 timb. ou mand. les 6 btes fo 13 fr
Em. MICHON, 50, r. Hôtel-de-Ville, LYON. - Reg. Com. 1817.

EUCHROMINE (Déposée)
R. C. Seine 77.746
Peinture à l'eau silicatée en poudre, applicable directement sur tous les matériaux (pierre, brique, plâtre, bois, etc.), à l'intérieur et à l'extérieur. Economique, solide et lavable, 25 nuances. 9, rue du Congo, PANTIN (Seine).

41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 13 27 MARS 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Une convertie russe : Léonille de Sayn-Wittgenstein. — II. Mme Swetchine. — III. Mme Swetchine après sa conversion. *Jocelyn.* — IV. Grandeur et décadence de la déesse Raison. — V. Un sauvetage de relique sous la Terreur : le chef de S. Martial à Limoges. — VI. Grands timides. — VII. Le général Buat.

I. — L'autre jour, *Ami* 1923, p. 748, à propos des conversions russes du XIXe siècle, nous citions une lettre de la princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein à Ernest Daudet. Ce n'est pas la première fois que ce nom se rencontrait sous notre plume. Déjà avant la guerre, on nous avait sollicité d'en parler longuement. On ne peut parler de tout à la fois. C'était une des personnalités les plus en vue du grand monde catholique. Elle mourut en 1918, à cent deux ans, en sa villa de Monabri, sur le chemin qui monte d'Ouchy à Lausanne. En mai 1916, on avait célébré le centenaire de sa naissance; et de tous les points de l'univers avaient afflué les télégrammes et les témoignages de vénération : de Benoît XV elle recevait une lettre accompagnée d'un chapelet en or ; de Nicolas II un hommage qu'elle accueillait avec compassion : « Il est bien aimable, disait-elle, d'avoir songé à moi au milieu de ses épreuves ! » Il n'est pas jusqu'à Guillaume II qui n'ait tenu à se signaler par une dépêche, se souvenant que sa grand'mère l'impératrice Augusta n'avait pas eu d'amie plus chère que la princesse Léonille ; mais celle-ci, quand on lui donna lecture du télégramme impérial, n'y répondit que par un cri d'indignation : « Je le déteste, c'est le diable ! [1] »

C'était une convertie. C'est à ce titre surtout que nous aimerons à en parler ici. Depuis une trentaine d'années, l'*Ami* s'est plu à tenir registre de conversions célèbres ; et si l'on dénombrait toutes celles dont il a suivi les voies par le menu, la centaine serait aisément dépassée. Elles ont toujours le charme de la nouveauté; aucune ne copie les autres. Dieu ne se répète jamais ; ses voies à travers les âmes sont l'infinie variété. Il n'y a pas, dans la nature physique, deux paysages qui se ressemblent ; et pas davantage dans le monde de la grâce il n'y a d'état d'âme qui ne nous révèle quelque merveille nouvelle.

La princesse Léonille naquit à Moscou le 9 mai 1816, fille du prince Ivan Bariatinski, conseiller intime d'Alexandre Ier, et d'une Allemande protestante, Wilhelmine de Keller, fille d'un diplomate prussien. Elle fut, comme ses frères et sœurs, baptisée et instruite dans la religion orthodoxe. Elle assistait souvent aux offices protestants célébrés dans la chapelle de sa mère ; mais là, rien ne l'attirait et la mentalité du prédicant lui était devenue odieuse. Ce qui l'attirait, par contre, et dès son enfance, c'était le catholicisme. Elle ne le connaissait pas ; elle n'avait jamais vu d'église catholique ; elle n'en entendait parler qu'en mal, au cours des discussions religieuses assez fréquentes à la maison. Et cependant c'est là qu'allait sa préférence. Il y avait, à la maison, deux serviteurs catholiques, qui un jour témoignèrent l'intention de se marier : le prince consentit que la bénédiction nuptiale leur fût donnée au château ; un salon fut transformé en chapelle, et un Dominicain y vint dire la messe. L'enfant, au seuil de la vieillesse, se souvenait encore des railleries que l'on en fit : — « Mais, dit-elle, j'avais vu ce moine, et l'impression qui m'en restait était un mélange de saisissement et de respect. »

Enfant, elle est d'âme très mystique, non sans quelque teinte romanesque. Dès qu'elle sait écrire, c'est pour couvrir des pages entières des élans de sa piété ou des aspirations de son cœur vers le bonheur, vers un mari idéal. Peut-être dès ce temps-là, et certainement en tous cas en ses années d'adolescence, elle subit l'attrait de la vie religieuse, mais pour y renoncer bien vite, dans la persuasion où elle est qu'il n'y a que des femmes catholiques qui soient dignes de porter l'habit religieux.

Une chose qui la révolte, ce sont les indignités du servage russe. C'était le temps du tsar Nicolas Ier, le temps où les favoris de la Cour se voyaient

[1] Voir la longue étude que lui a consacrée, sous ce titre : *Témoin d'un siècle,* Ernest Daudet, un de ses familiers : *Correspondant,* 10 juillet, 10 août, 10 octobre, 10 décembre 1919. Elle avait compté parmi ses amis français, Dupanloup, qui fut son directeur de conscience, Lacordaire, Ravignan, Montalembert, Berryer, Falloux, Augustin Cochin, et plus tard, Albert de Mun, Léon Lefébure, Etienne Lamy, Georges Goyau, etc., etc.

Nous avons donné en 1903, p. 495-7, une esquisse de la carrière d'une autre princesse de Sayn-Wittgenstein, Caroline, née celle-ci Polonaise et catholique, belle-sœur de Léonille. Caroline fit beaucoup plus de bruit dans le monde que Léonille, et un bruit fâcheux, surtout par ses relations avec le virtuose Liszt, et aussi par ses prétentions théologiques, réformatrices de l'Eglise. Léonille voyait rarement cette agitée et n'aimait pas à être confondue avec elle ; mais elle ne le disait pas et en parlait sans malveillance. Elle écrivait un jour, non sans ironie évidemment :

« Je suis très flattée lorsqu'on me confond avec elle : je deviens alors *quelqu'un ;* elle était un puits de science, elle a écrit des ouvrages théologiques qui ne forment pas moins de quatorze volumes et qui sont dignes d'un Père de l'Eglise. Et moi qui suis d'une ignorance !... »

allouer à titre gracieux des villages entiers avec leurs habitants, devenus dès lors leur propriété ou mieux leurs esclaves, traités comme des immeubles, vendus, achetés, négociés au gré du caprice ou de la cupidité de leurs possesseurs. Léonille, dès son enfance, ne peut rien penser de bon d'une Eglise qui, loin de protester contre ces brutalités, les autorise en invoquant la volonté du tsar.

Et de façon générale, elle n'admet pas une Eglise où le tsar, souverain laïc, se proclame le chef spirituel, le maître de la conscience de ses sujets, une Eglise où les prêtres ne sont que des employés de l'Etat et demeurent sous la dépendance d'un Synode qui à la vérité est composé de prélats, mais que préside un représentant du tsar qui n'est jamais l'un d'eux et presque toujours un général. Régime qui donne lieu à des scènes grotesques dont Léonille ne saura jamais parler qu'avec indignation. A un bal de la Cour, elle entend un jour la tsarine interpeller le procureur du Saint-Synode (un général de cavalerie) : « Saint-Synode, venez danser la mazurka avec moi. » Un autre jour, ce même général, au cours de sa mazurka, s'interrompt brusquement et s'arrête devant le tsar Nicolas pour lui donner d'un geste bouffon une bénédiction que le souverain reçoit en feignant une componction ridicule.

L'adolescence révèle en elle une beauté éblouissante. Elle n'en fera jamais cas ; et c'est ce qui la sauvera. De ce dédain elle renvoyait le mérite aux leçons de sa gouvernante, une femme de sens qui de bonne heure s'est attachée à la convaincre qu'à l'âge où elle entrera dans la catégorie des grandes personnes, on lui adressera plus d'un compliment, mais que c'est là une chose qui arrive à toutes les dames, aussi bien aux laides qu'aux belles, et qu'il n'y a donc pas à y faire autrement attention : — « L'essentiel pour vous, mon enfant, est de vous bien persuader que tous ces hommages seront des pièges tendus à votre naïveté : si vous aviez la sottise d'y ajouter foi, vous seriez aussitôt livrée à la risée du public par vos flatteurs eux-mêmes. »

L'excellente gouvernante ne s'est pas contentée d'avertir : elle veille. Un jour, pour une fête de famille, on avait organisé des tableaux vivants. Léonille y figure : revêtue de la robe du Carmel, à genoux, les bras étendus, elle représente sainte Thérèse en extase, si belle que les applaudissements éclatent et que le tableau est redemandé jusqu'à trois fois. Mais brusquement la gouvernante fait irruption sur la scène, tire avec force le rideau, et crie, affolée : « Assez ! assez ! » La pseudo-carmélite ne comprend pas d'abord. Quand elle voit ensuite que c'est elle qui est cause de cette bruyante intervention, elle en éprouve « autant de tristesse que de honte ; » et désormais elle s'effrayera à la seule idée d'attirer les regards. C'est ainsi qu'un matin, au moment d'achever sa toilette, n'ayant plus qu'un nœud de ruban à poser dans ses cheveux, elle trouve qu'il lui va trop bien, et sous prétexte qu'il n'est qu'une complication incommode, elle le jette loin d'elle.

On dut savoir bientôt dans le monde avec quelle énergie elle repoussait les hommages suspects. Mais cela n'arrêtait évidemment pas les indiscrets, qui se flattent toujours de réussir mieux que leurs devanciers. Un jour qu'elle avait subi, au cours d'un bal, de la part d'un jeune prince, des déclarations du pire goût, comme on lui remontrait que ce jeune homme et son frère passaient cependant pour très bien élevés : — « Mais alors, fait-elle, que doivent être les autres ? »

Jusqu'au tsar Nicolas qui s'oubliera devant elle. Elle passait souvent la soirée avec la tsarine, qui l'avait prise en singulière amitié. Maintes fois, tandis qu'elles causaient en tête-à-tête, le tsar entrait inopinément et s'asseyait par terre à leurs pieds. Nicolas I^er^, qui ne se piquait pas de fidélité conjugale, reçut le coup de foudre. Un soir, il apparaît à l'improviste, et, selon son habitude, s'assied entre les deux femmes. La tsarine lui fait remarquer la toilette de la jeune visiteuse ; le tsar l'admire, puis lui baise la main, puis le poignet, puis le coude, et va monter plus haut, quand la tsarine l'arrête : — « Laisse-la tranquille, ne la tourmente pas. » Il obéit ; mais se penchant vers Léonille, il lui dit tout bas : — « Me trouvez-vous mal élevé ? » Et il tend l'oreille, suspendu à la réponse attendue. Moitié plaisante, moitié sévère : — « Un peu, » fait la jeune fille. La tsarine éclate de rire ; mais l'autocrate n'oubliera plus désormais la leçon qu'il vient de recevoir.

Peu sensible aux hommages, écrit-elle dans ses *Souvenirs* à cette page de sa vie, je m'amusais quelquefois dans le monde, mais je n'étais jamais parfaitement contente. Bien souvent, sous l'influence du vide que je ressentais au fond de mon cœur et me rappelant le rêve de ma petite enfance : avoir un mari adoré, être uniquement aimée de lui, je me demandais sous quels traits m'apparaîtrait celui à qui appartiendraient ma main, mon cœur et ma vie.

Sous quels traits... ? Plusieurs partis se présentent ; elle les refuse. Un jour enfin, le coup de foudre se déclare ; et sa mère y donne d'abord les mains, puis, après quelques semaines, se ravise et interdit à sa fille de penser désormais à l'heureux fiancé.

Sa mère avait d'autres vues. Dans le voisinage, sur la route de Peterhof, habitait un cousin, le prince de Wittgenstein, veuf depuis deux ans, père de deux enfants de six et deux ans, âgé de dix-sept ans de plus que Léonille. C'est à lui que la mère songe pour sa fille. C'est d'abord, chez celle-ci, un mouvement de révolte ; des idées de mort lui traversent la cervelle. Un jour, assise à sa table de travail, un canif se trouve sous sa main ; une pensée affreuse lui vient, mais elle se ressaisit vite, et, prenant un crucifix qu'elle conservait depuis son enfance pour le donner à son futur mari : — « Je le gardai longtemps entre les mains, y portai les lèvres, baignai de mes larmes l'image sacrée de mon Sauveur, et lui confiai tout ce qui emplissait mon âme. » Ce fut la fin de la crise : — « Dès cet instant, il me parut clairement indiqué que la

volonté de Dieu était que je choisisse la voie antipathique à ma nature, voie de froissements tant redoutés, voie de renoncement aux plus beaux rêves de ma jeunesse, voie étroite enfin, la seule qui mène au salut. »

Elle n'a rien osé dire cependant à sa mère. Une nuit, elle simule un rêve, et révèle, comme en rêvant, tout ce qui se passe en son âme, sa répugnance à ce mariage, sa résignation cependant à obéir...

Le lendemain, sa mère, qui a tout entendu, lui pose la question : — « Si le prince demandait ta main, l'accepterais-tu ? — Je l'accepterais. » La mère alors, comme prise d'un remords, ajoute, d'une voix altérée : — « Mais je ne t'y force pas. » Léonille avait décidé son sacrifice, et répète : — « Je l'accepterais. » Le soir même, une lettre du prince formulait la demande en mariage.

« C'est ainsi qu'à dix-huit ans, découragée, désenchantée, je m'acheminais vers un horizon chargé de devoirs rigoureux et de sombres appréhensions. »

Le mariage se célébra le 23 octobre 1834. Le prince était protestant. Sa première femme, Marie de Radziwill, était catholique. Il l'avait tendrement aimée, et lui gardait, par delà la tombe et jusque dans son second mariage, tout son cœur. La seconde épouse le sentait, sentait qu'elle ne serait jamais aimée autant que la première. Et c'était pour elle une affreuse détresse d'âme, au point que sa santé bientôt dépérit. Les médecins conseillent un séjour sous d'autres cieux : remède inefficace. La nervosité de son enfance reparaît ; des phénomènes de télépathie inquiètent son entourage.

Le salut lui viendra de son dévouement aux deux enfants de la première épouse, Marie, âgée de six ans, et Pierre, âgé de deux ans. Le prince a promis à Marie de Radziwill, au lit de la mort, d'assurer leur éducation catholique. Mais, le moment venu de s'exécuter, il regimbe, et se refuse à appeler un prêtre catholique au château. Léonille alors s'offre à donner elle-même l'instruction religieuse qui doit préparer la petite Marie à la première Communion. Le prince y consent, non sans peine. Léonille s'est toujours, dès l'enfance, sentie attirée au catholicisme. Cet attrait se précise ; ses catéchismes à l'enfant l'initient au dogme catholique, qu'elle ne connaissait pas ; et quand aux abords de la douzième année le moment arrive pour Marie de faire sa première Communion, au cours d'un séjour prolongé de ses parents à Rome, le prêtre qui vient à la maison parfaire l'instruction de l'enfant et qui a été choisi par le prince lui-même parmi le clergé de St-Louis-des-Français, trouve deux élèves au lieu d'une : Léonille n'est pas moins assidue que l'enfant à ses leçons. Il a vite conquis la confiance de la mère. Celle-ci lui fait part de son ardent désir d'entrer dans l'Eglise ; mais songeant aux terribles préjugés de son mari : — « Jamais je n'obtiendrai son consentement, gémit-elle ; jamais je ne le fléchirai ; et quant à nos enfants (elle en avait deux), qui selon la loi de mon pays doivent être de ma religion, comment pourrai-je avoir le moindre espoir de les conquérir à la vérité ? »

— « Ayez confiance, lui dit le prêtre ; le jour viendra, soyez-en certaine, il viendra, et si alors vous aviez besoin de moi, à quelque distance que je fusse, j'arriverais à votre appel. Sachez aussi que, si Dieu disposait de votre vie avant que vous fussiez entrée dans le sein de l'Eglise catholique, vous devriez être sans inquiétudes, car il vous tiendrait compte de vos souffrances et de vos impossibilités ; vous partiriez de ce monde munie du baptême de désir [1]. »

Quelques années après, c'était au tour de Pierre, le second enfant de Marie de Radziwill, de se préparer à la première Communion. Léonille pensait faire pour lui ce qu'elle avait fait pour Marie. Mais le prince y oppose un veto absolu : l'enfant sera luthérien comme son père. De nouveau voici Léonille malade, en danger. On l'envoie aux eaux en Allemagne, non loin du berceau familial des Wittgenstein (le château de Sayn, près du Rhin, à quelques kilomètres de Coblence). Là, pas d'amélioration. Le prince, inquiet, finit par lui accorder ce qu'elle a demandé si souvent : l'autorisation de s'adresser à un prêtre catholique de son choix pour préparer son abjuration.

Quelle allégresse ! Léonille songe au prêtre qui à Rome a préparé Marie à sa première Communion. Il est alors dans sa famille, en France. Rendez-vous est pris à Paris.

A Paris, nouvelle exigence maritale. Le prince veut bien se prêter à la conversion de la princesse ;

[1] On a vu plus haut que, dès son enfance, une des choses qui ont contribué à lui inspirer de l'attrait pour l'Eglise romaine, c'est le scandale de l'asservissement de l'Eglise russe au pouvoir civil. Plus tard, en ses années de mariage, ce fut aussi le scandale des violences exercées contre les malheureux Uniates pour les détacher de Rome et les incorporer de force au schisme. Un dimanche que l'absence de son chapelain l'obligeait à aller à la messe à l'église paroissiale orthodoxe de la ville voisine, elle fut toute surprise de voir sa voiture faire halte devant un édifice qui lui était inconnu. Le maître de police, lui offrant son bras pour l'introduire, lui dit que c'était l'église d'un couvent catholique qu'on venait de faire passer à l'orthodoxie et dont on célébrait l'inauguration. Quelle fut sa stupeur à la vue d'une double haie de prêtres autour de l'autel, les uns portant la barbe, les autres rasés ! Ceux-ci, catholiques, venaient de passer au schisme ; et l'apostat qui les y avait entraînés faisait étalage, sur ses ornements sacerdotaux, de cordons en sautoir et de plaques de diamants.

Cette apostasie s'était préparée deux ans durant par la conversion forcée des paysans de l'endroit à l'orthodoxie. Des agents pénétraient la nuit chez ces malheureux Uniates, les arrachaient à leur sommeil, les poussaient à l'église russe et les forçaient à y communier, leur assénant au besoin un coup de poing dans le dos.

Une fois qu'il y avait eu essai de révolte, on jette en prison les récalcitrants, on les y laisse deux ans. Au bout de deux ans, un personnage de marque est expédié pour liquider cette affaire ; il fait son entrée dans la bourgade à la tête d'un bataillon, somme les habitants, au nombre de 4.000, de se réunir sur la place, leur annonce que les révoltés d'il y a deux ans, encore incarcérés, vont recevoir leur châtiment définitif. Puis, interpellant ses auditeurs, il leur enjoint de renier Rome s'ils ne veulent pas subir le même sort :

— « Nous tenons à notre Eglise, répondent-ils ; nous sommes prêts à tout souffrir plutôt que de l'abandonner.

— « Qu'on les frappe de verges jusqu'à la mort, » ordonne l'orateur.

Bientôt, terrorisées et à bout de souffrances, les victimes tombent à genoux ; la population était gagnée au schisme. Le lendemain on envoyait en Sibérie les prêtres qui avaient résisté, et l'on rebaptisait les enfants dans l'orthodoxie.

C'est là un des innombrables épisodes de l'histoire des malheureux Uniates au XIXe siècle. De celui-là la princesse Léonille avait été témoin ; et elle en concevait pour le schisme une horreur de jour en jour grandissante.

mais il entend que personne n'en soit averti, pas même les membres de sa famille qui se trouvent alors auprès d'elle. Pour assurer le secret, il exige que le prêtre ne se présente chez lui qu'en habit laïque ; les domestiques seront éloignés quand il devra venir, et c'est la princesse ou le prince qui ouvriront la porte.

Après quelques conférences, le prêtre fixe au 21 juin la cérémonie d'abjuration. D'accord avec la princesse il a choisi ce jour, parce que c'est la fête de S. Louis de Gonzague, pour qui, en sa qualité de descendante de sainte Elisabeth de Hongrie, elle professe une dévotion particulière.

Le 21 juin 1847 donc, elle se lève de grand matin, et, accompagnée du prince, se rend à l'église voisine où l'attendait le prêtre... Quelques instants plus tard, elle rentrait dans sa maison sans que personne, pas même sa mère et son jeune frère alors à Paris, pût se douter de ce qui s'était passé.

On ne se doute pas de ce qui s'est passé ; mais, ce qui frappe tout le monde sans que personne, pas même sa mère, arrive à se l'expliquer, c'est l'extraordinaire « joie céleste » qui à dater de ce jour a transfiguré son visage.

Quelques jours après, à sa grande surprise, elle reçoit une lettre du pope de la chapelle russe de Paris : il a appris sa conversion et lui annonce sa visite, considérant, dit-il, qu'il est de son devoir de l'interroger sur son entrée dans l'Eglise. Elle lui répond qu'elle l'attend, mais que sa démarche est bien inutile, et qu'au surplus le tsar et la tsarine ont été avertis de sa résolution et ne l'ont pas désapprouvée : ce qui était vrai : elle avait laissé à la Cour de tels souvenirs que les souverains avaient fermé les yeux et renoncé à lui appliquer les rigueurs qui étaient de règle contre les convertis (confiscation des biens possédés en Russie). Le pope ne donna pas suite à sa lettre, et la néophyte n'entendit plus parler de lui.

Comment cependant avait-il été averti d'un événement accompli dans un tel mystère ? Elle a conjecturé que le tsar, tout en n'opposant pas de veto rigoureux, avait voulu recourir à une voie indirecte pour retenir dans le bercail orthodoxe, par la persuasion, une brebis si chère.

Ce qui des mois encore empêchera son bonheur d'être parfait, ce sont les minutieuses précautions dont son mari l'oblige à s'entourer pour tenir caché à tous le secret de sa conversion. Mais enfin la bonne nouvelle se répand ; et la princesse est désormais la bien-aimée de tout le monde catholique de ce temps. Elle se met sous la direction de Dupanloup, alors chanoine de Notre-Dame. Elle est de toutes les bonnes œuvres, de celles qui ont du lustre, et des plus obscures aussi ; elle monte les escaliers des mansardes ; elle est assidue à visiter les malades des hôpitaux. Son mari l'accompagne au sacre de Mgr Dupanloup à Notre-Dame (9 décembre 1849) et en reçoit une impression qui ne s'effacera pas et l'orientera vers une sympathie croissante pour le catholicisme : si bien que, quinze ans plus tard, dans les derniers mois de sa vie, frappé d'une soudaine perturbation cérébrale qui ne laissait pas d'espoir de guérison, il demanda, avec la plus touchante instance, à entrer dans le sein de l'Eglise et mourut pieusement en son château de Sayn le 20 juin 1866. La princesse avait eu auparavant la joie de voir son quatrième enfant, Alexandre, abjurer, au Vatican même, le luthéranisme où son père l'avait fait élever. Ses deux autres fils, les deux aînés, élevés en Allemagne, demeuraient soustraits à l'influence maternelle. Sa fille Antoinette, élevée dans le catholicisme, épousera un des grands noms de la noblesse romaine, le prince Chigi-Albani, garde du Conclave.

La guerre de 1870 la trouve à Cologne. Son alliance avec la noblesse prussienne, son amitié très profonde pour la reine de Prusse Augusta [1], ses relations avec les familles régnantes d'Allemagne, tout la prédispose à souhaiter le triomphe de la Prusse. Cependant, ni dans ses écrits, ni dans les souvenirs qu'ont gardés d'elle ses intimes de ce temps-là, on ne trouve trace d'un vœu semblable. Elle essaiera, en novembre 1870, d'amorcer, par l'entremise de Mgr Dupanloup, une négociation de paix : le roi Guillaume avait donné son approbation au choix du négociateur ; mais l'évêque, surpris et comprenant qu'il n'y avait aucune chance de réussir alors, réserva sa réponse, et le temps passa.

Après la guerre, la princesse fait l'acquisition d'une villa sur le chemin qui monte d'Ouchy à Lausanne. Sous le nom de villa Monabri, ce sera désormais, durant les quarante-six années qu'il reste à vivre à la princesse, le rendez-vous de tout le monde catholique, du monde de la diplomatie, de tous les mondes, « le Temple de l'amitié, » disait-elle. C'est là que, peu après les fêtes jubilaires de mai 1916, la princesse s'éteindra (fin janvier 1918), à cent deux ans.

De sa correspondance citons ces quelques lignes où elle flétrit le vice radical dont la Russie est rongée : la bureaucratie.

Eloignée comme je le suis depuis si longtemps de la Russie, écrit-elle en 1894 (peu avant la mort d'Alexandre III), je ne sais si mon jugement est juste, mais il me semble que le pouvoir autocratique de l'em-

[1] La reine (plus tard impératrice) Augusta, † 1890, a laissé, même dans les milieux les plus antipathiques aux Hohenzollern, une mémoire vénérée. Pour nous, nous ne devons pas oublier qu'elle a déploré la guerre et fait beaucoup pour l'adoucissement du sort de nos prisonniers de l'année terrible. Quelques années après sa mort, je me souviens d'avoir lu, plusieurs jours de suite, dans les journaux allemands, des entrefilets sous ce titre : *Kaiserin Augusta katholisch ?* (L'impératrice Augusta aurait-elle été catholique ?). La preuve de son catholicisme n'a pas été faite. Mais elle avait incontestablement des sympathies catholiques ; et un jour que la princesse Léonille était allée la voir à Potsdam, comme elles étaient seules, Augusta ouvrit une petite bibliothèque, et, sur un rayon chargé de livres, derrière la première rangée, elle en découvrit, pour la montrer à sa confidente, une seconde composée d'ouvrages catholiques qu'elle cachait à tous les yeux et dont elle faisait sa lecture favorite.

Après la guerre, quand la princesse Léonille se sera fixée à Monabri près Lausanne, l'impératrice Augusta y viendra tous les ans passer quelques jours. Mais quel est le personnage célèbre dont Monabri n'ait pas reçu la visite, au cours du demi-siècle qu'y passa la princesse ?

pereur Alexandre est *tout ce qu'il y a de plus illusoire*, et qu'incapable de marcher contre le mécanisme de la bureaucratie, ses décisions, ses ordres et surtout ses intentions que je crois bonnes, honnêtes et humaines, subissent toutes plus ou moins le même sort que les sommes énormes allouées aux hôpitaux et aux prisons et dont les épaves arrivent seules à destination. Quand donc la Russie admettra-t-elle la liberté de conscience ? Les choses ne peuvent durer ainsi... L'empereur se débat dans le bourbier d'une *omnipotence apparente* dont il ne retire rien que la plus effrayante des responsabilités devant Dieu et devant l'histoire ; c'est à en devenir républicain [1].

Quelques mois après (nov. 1894), avènement de Nicolas II. Elle écrit :

Je me sens pleine de compassion pour ce malheureux autocrate de nom (Alexandre III), qui a été à mon avis l'esclave de l'infâme rouage de la bureaucratie. Puisse Nicolas II qui en est l'ennemi juré porter le fer et le feu sur cette plaie qui ronge la Russie ! Aura-t-il raison de cet ennemi bien plus redoutable que le nihilisme et le reste ?...

Songer à ce que serait la puissance d'une Russie catholique me donne le vertige. Heureux et délicieux vertige dont on revient, hélas ! trop vite, pour tomber dans la réalité de la barbarie asiatique...

Ses inspirations (de Nicolas II), que je crois justes et généreuses, n'apparaissent que pour faire place aussitôt à de tristes contradictions, comme, par exemple, ce qui concerne l'ordre donné dès à présent en vue des solennités du couronnement. Il a été convenu que les membres des zemstvos y assisteront, mais à la condition d'avoir bouche close et de s'abstenir de toute initiative touchant à leurs fonctions et à l'intérêt de leurs provinces.

N'est-ce pas tout à fait désespérant ? On sent l'influence d'une puissance occulte qui pèse sur l'empereur et le frappe comme de paralysie... [2]

II. — Peu après sa conversion, la princesse Léonille de Sayn-W. avait été mise en relations avec Mme Swetchine. Mme Swetchine, fixée à Paris de 1819 à sa mort (1857), était la guide et l'inspiratrice de tout un groupe de ses compatriotes convertis du schisme comme elle et restés les uns dans le monde, les autres voués à Dieu dans la vie religieuse : la princesse Natalie Narischkine, devenue Sœur de St-Vincent-de-Paul ; le comte Grégoire Schouvalof, entré en 1852 chez les Barnabites ; le général de Nicolaï, héros des guerres du Caucase, puis moine de la Grande-Chartreuse ; Eugène de Balabine, gentilhomme de la Chambre du Tsar, entré chez les Jésuites en 1852 († 1895) ; le prince Jean Gagarine, descendant d'une famille dont les membres n'ont cessé de remplir les plus hautes charges à la Cour et dans la diplomatie impériale, catholique en 1842 et l'année suivante au noviciat des Jésuites ; le prince Théodore Galitzine, le prince Nicolas Troubetskoï, Pierre Yermolof, etc.

Mme Swetchine était l'inspiratrice aussi de toute cette élite catholique qui florissait sous la monarchie de Juillet. Elle voyait se presser chez elle Montalembert, le premier en date, Falloux, Armand de Melun, Albert de Rességuier, Louis Veuillot aussi, Lacordaire surtout, vis-à-vis de qui elle a exercé, jusqu'à son entrée dans l'Ordre de S. Dominique, une vraie maternité spirituelle. Ses vingt dernières années ont été vraiment « vingt ans de règne sur les âmes » ; et de même que le salon où Mme Geoffrin, trois quarts de siècle auparavant et sur l'autre rive de la Seine, réunissait toute la « philosophie » de ce temps-là et l'Encyclopédie, a pu être qualifié par son historien (le marquis de Ségur) « le royaume de la rue St-Honoré » (cf. *Ami* 1896, p. 1022), de même la maison que Mme Swetchine habita tout le temps de son séjour à Paris (rue St-Dominique, no 5) mérite le titre que lui donne son dernier historien, « royaume de la rue St-Dominique » [1].

Elle était née à Moscou, le 22 novembre 1782, fille aînée d'un haut fonctionnaire qui avait été secrétaire particulier de la grande Catherine. On était très « philosophe » dans l'aristocratie russe au temps de Catherine II (1762-1796), la correspondante asssidue de Voltaire, de d'Alembert, de Grimm, de Diderot surtout. Soymonoff, père de la future Mme Swetchine, était détaché de toute con-

[1] Voir, dans le même sens, une lettre prophétique de Vogüé, datée du 10 décembre 1879, de Pétersbourg, — citée ici 1922, p. 305-6 (et tout notre no de ce jour-là).

[2] Sur l'âme russe, sur ses lacunes, ses tares, ses aspirations, ses admirables possibilités de résurrection, il faut lire **Les Frères Karamazov**, de Dostoïevski, dont on vient de donner enfin une traduction française qui est la première traduction intégrale et conforme au texte russe (3 vol. in-12 de 422, 388 et 306 pages de texte très compact, 25 f., Paris, Bossard). Dostoïevski est l'un des trois plus grands noms de la littérature russe au XIXe siècle, — à nos yeux, le plus grand, même au point de vue simplement littéraire, mais surtout, et incontestablement, au point de vue de l'élévation des idées et de la noblesse morale. Il ne fut pas éloigné de s'orienter vers le catholicisme ; il était l'admirateur et l'ami de Soloviev, le grand converti dont le nom restera à jamais cher à tous ceux qui prient pour le retour de la Russie à l'unité romaine. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler ici de Dostoïevski ; et, précisément au cours de notre monographie de Soloviev (*Ami* 1912, p. 1121-1128), nous avons donné une analyse des *Frères Karamazov*, dont le grand héros, Aliocha, n'est autre que Soloviev lui-même. C'est une peinture prodigieusement vivante de la Russie, de la Russie finissante du temps de Dostoïevski († 1881) et de la Russie de demain, qui n'est pas encore réalisée mais dont il a entrevu la splendeur religieuse et la fécondité apostolique. Pages à lire par tous ceux qui veulent connaître l'âme russe et s'intéressent à l'avenir religieux de la Russie.

[1] **Le Cœur et la Raison de Mme Swetchine**, par E. Seillière, de l'Institut, in-8 écu de XVI-314 p., portraits de la dame aux divers âges de sa vie, 10 f., Paris, Perrin. Peu après la mort de Mme Swetchine, Falloux, son meilleur ami et son exécuteur testamentaire, avait donné (1860) une *Vie* et un choix de pensées et de lettres qui ont entretenu dans les générations suivantes le culte de son amie, mais qui ne pouvaient prétendre être œuvre définitive. Falloux n'a pas pu utiliser tous les papiers qu'il avait entre les mains ; il avait des susceptibilités à ménager ; il s'est laissé trop dominer par la préoccupation de plaire au cercle des familiers, par sa propre tournure d'esprit aussi, assez doctrinaire, qui l'a porté à peindre son amie de vingt ans dans l'attitude légèrement apprêtée d'une « mère de l'Eglise. »

M. Seillière a pu utiliser nombre de documents demeurés inédits ; il a surtout apporté à son étude cette surprenante finesse d'analyse, cette psychologie pénétrante dont témoignent ses multiples travaux sur les diverses formes du romantisme, du rousseauisme, du mysticisme passionnel, du naturisme moderne. Jusqu'aujourd'hui il s'était attaché à des Rousseauistes qui ne se sont pas guéris de leur maladie de croissance, qui ont aimé leur mal toute leur vie, ou qui, après en avoir surmonté les accès aigus, en ont conservé de trop visibles stigmates. Il est tout heureux cette fois de reprendre haleine dans la compagnie d'une âme ferme qui a définitivement éliminé le virus et dont le retour au bon sens en même temps qu'à l'Eglise est un exemple des plus salutaires.

A la veille de la guerre déjà, le toujours regretté M. Lecigne, prof. de litt. fr. aux Facultés cath. de Lille, nous avait donné une **Madame Swetchine** qui est une chose exquise : quatre chapitres : l'âme russe, la chrétienne, la Française, l'apôtre (in-18 de 116 p., 2 f., Lethielleux, dans la collection *Femmes de France*).

Mentionnons aussi l'étude que M. F. Laudet lui a consacrée dans un recueil par ailleurs riche de pages intéressantes, *Les Semeurs* (in-12 de 264 p., 7 f., Paris, Perrin). M. Laudet met un peu trop l'accent sur un libéralisme qui chez la dame ne fut pas du tout ce qu'il était ou ce qu'il est devenu dans la suite chez ses amis. Nous en dirons un mot dans un instant.

viction religieuse. La petite Sophie reçut de lui une éducation presque uniquement laïque, mais une instruction très forte : à quatorze ans, elle parlait le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, avec des notions de latin, de grec, et même d'hébreu. Elle formait le projet, presque réalisé avec le temps, de « *tout lire !* » Elle lut, en fait d'auteurs français, Fénelon, Rousseau (surtout la *Nouvelle Héloïse),* Marmontel, Bernardin de St-Pierre, Delille, La Harpe, les Necker mari et femme, Ducis, Mme Cottin, etc. Le cynisme de Voltaire la rebuta, et il y avait de quoi : nous ne connaissons plus Voltaire que par des anthologies : en ce temps-là il n'y avait pas d'anthologies, il fallait digérer le personnage dans son texte, autrement dégoûtant que Rabelais ! Elle préférait le roman à l'histoire : les romans, pensait-elle, sont les véritables monuments de l'histoire, parce qu'ils offrent une peinture naïve et « vraie » du cœur humain, tandis que ce sont les ouvrages d'histoire qui, rassemblant trop souvent, dit-elle, des faits stériles ou des dates savamment inutiles, mériteraient bien mieux le nom de romans.

Elle se frotte aussi aux Allemands : Catherine II, née princesse d'Anhalt, était Allemande, comme presque toutes les tsarines depuis deux siècles, et le goût des modes françaises n'a jamais gêné les Russes dans leur admiration pour l'Allemagne. Elle étudie Klopstock, l'auteur du *Messias,* un fervent croyant, mais un poète, Herder, sûr démolisseur de toute croyance positive si elle en eût eu alors, Kant ensuite et Fichte, Hegel même. Qu'en a-t-elle gardé ? C'est probablement de là que lui vient cette prédilection pour les abstractions qui rend parfois sa pensée difficile à saisir : — « Vous avez quelquefois un style qui tient de l'essence du logogriphe, lui écrira un jour Lacordaire, et je suis le plus pauvre sphinx du monde. » En a-t-elle gardé autre chose ? A Lacordaire encore, assez épris lui-même, comme toute la génération de 1830, comme Montalembert en particulier, de l'Allemagne du romantisme rêveur, elle écrira en 1836 : — « Tous les caractères se comprennent entre eux dans la vraie affection qui est *la multiplicité dans l'unité,* comme disent *mes Allemands.* » Mais ce possessif *mes* n'implique pas du tout qu'elle soit férue d'eux : il pourrait même impliquer tout le contraire ; et peut-être ne veut-elle dire par là qu'une chose : c'est qu'elle les connaît mieux et qu'on le sait autour d'elle. En tout cas, nous savons que, sûrement après 1848, elle a diagnostiqué, au-delà comme en deçà du Rhin, le péril de la spéculation mystique émancipée de la Révélation. Elle écrit à son amie Mme Craven (née La Ferronnays) (28 nov. 1855) : — « Lisez-vous la *Revue des Deux Mondes ?* Il y a beaucoup d'excellents articles et un, en dernier lieu, détestable, qui n'est pas même du cru de son auteur, tout emprunté qu'il est de la *perverse* philosophie allemande. » L'article visé ici doit être un des premiers essais de Renan.

On la marie fort jeune, aussitôt après ses dix-sept ans (fin 1799). On la marie au général de Swetchine [1], homme d'une fort bonne noblesse et d'une haute situation à la Cour, mais qui avait quarante-deux ans. Comment se fit ce mariage ? On ne sait. Il ne fut pas malheureux ; le général vécut assez pour célébrer les noces d'or († 1850). C'est du dehors que le malheur devait venir aux époux, et de très bonne heure, puisque c'est à peine après un an de mariage, en tout cas avant mars 1801, date de l'assassinat du tsar Paul, que le général tomba en totale disgrâce.

Ce fut pour sa jeune épouse un coup terrible, une effroyable blessure d'amour-propre. Mais ce fut un coup de la grâce. C'est là que Dieu l'attendait, pour la ramener non pas encore tout de suite à l'Eglise romaine — sa conversion se fera en deux étapes, — mais à la foi d'abord de l'Eglise grecque, qui sera sa première étape. Elle s'en ouvre plus tard à son amie passionnée la Roumaine Roxandre Stourdza, demoiselle d'honneur de la Cour du tsar Alexandre Ier :

> A l'âge de dix-neuf ans (donc en 1801 ou 1802), je me jetai dans les bras de Dieu avec une passion telle que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé depuis à sa vivacité. Pendant plusieurs années, la religion eut pour moi ce caractère, et, le croiriez-vous, mon amie, c'est *cinq minutes d'exaltation religieuse* qui suffirent pour obtenir de moi tous les sacrifices et pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise.

Ce n'est pas une exaltée pourtant, et il y a autre chose ici que de l'exaltation. Elle a toujours eu le sens du sacrifice. Encore enfant, à dix ans, elle avait vivement désiré une montre. Son père la lui promet. De joie elle est des semaines sans dormir. Voici enfin la montre ; elle entre en jubilation, puis s'en va la reporter à son père en disant qu'il y a quelque chose de plus beau qu'une montre, c'est d'en faire volontairement le sacrifice. C'est à cet âge encore que, rougissant de l'épouvante qui jusque là la prenait à la seule pensée d'entrer dans une salle du manoir paternel pleine de momies d'Egypte, elle prend un jour son courage à deux mains, court à la momie la plus proche, l'embrasse, la tient longtemps serrée sur son cœur, jusqu'à ce que, épuisée de force, elle tombe sans connaissance sur le parquet.

Ce n'est pas une exaltée ; et quand, trouvant un peu maigre la dévotion officielle de l'Eglise russe, elle s'oriente d'instinct vers les mystiques indépendants du XVIIIe siècle, Svedenborg, Hamann, Jung Stilling, Louis de Saint-Martin surtout, elle en sent vite le vide :

> J'ai lu *l'Homme de désir* (le principal ouvrage de St-Martin), confie-t-elle à Roxandre Stourdza. C'est un très beau poème dont la scène est dans la région des nuages... Mais ce livre ouvre-t-il l'âme aux impressions vraiment célestes ? La pénètre-t-il d'amour ? Je crois que non. Parlant davantage à l'imagination qu'à la sensibilité, il élève l'esprit et touche peu le cœur. Voilà, du moins, l'effet qu'il produit sur moi et que me produit toujours ce qui, en fait de langage religieux,

[1] Elle signera indifféremment *S. Swetchine* ou *S. de Swetchine.* Indifféremment aussi on lui écrira à Mme Sw. ou à Mme *de* Sw. Le livre de Falloux a définitivement donné cours à la forme *Madame Swetchine.*

n'a point l'antique simplicité de l'Evangile, son adorable sagesse d'expression. Trop oser sent toujours l'humain et ce n'est pas ainsi que l'Esprit divin inspire.

Elle démêle surtout, sous ce mysticisme, un grand orgueil. Elle écrit, à propos d'un choix de *Pensées* de St-Martin :

Plusieurs de ces *Pensées* m'ont paru élevées, intérieures et profondes, vraies par conséquent,... mais on doit traverser quelquefois comme des couches d'erreur, une théosophie toujours un peu *glorieuse*. Ainsi, c'est Saint-Martin qui a trouvé Dieu et non pas Dieu qui a visité Saint-Martin. Son action sur les autres assume une puissance *personnelle*. L'orgueil perce jusque dans son effroi de la corruption d'autrui, dans son éloignement pour ceux dont les ignorances, les faiblesses et les souillures le frappent. Tout cela ressemble peu à la charité qui ménage ceux-là mêmes dont elle se sépare, et, lorsqu'on y voit si clair sur les autres, je craindrais fort qu'on ne réservât les ténèbres pour soi...

Lorsqu'on se perd, écrit-elle un autre jour, dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il est bien rare que l'orgueil, dans le partage, coure le risque de mourir de faim. Le cri de guerre de cette milice sainte est toujours simplicité, abnégation de volonté et de complaisance envers soi-même. Mais cette belle médaille a un malheureux revers qui étale tous les vices opposés. Ces observations m'ont été fournies par la société que vous connaissez (allusion au mysticisme qui alors était en train de gagner les hautes sphères de la société russe, préparant pour les années 1814 et suivantes le règne imprévu de la baronne de Krüdener).

Sur le mouvement de la pensée religieuse chez Mme Swetchine entre la vingtième et la trentième année, entre 1801 et 1812, on ne sait rien. Un grand mouvement de conversion se produisit alors dans la haute société de Pétersbourg. On en fait honneur volontiers à Joseph de Maistre, arrivé là-bas en 1803 avec le titre d'ambassadeur du roi de Sardaigne, un roi dépouillé de tout. Et certainement Maistre a exercé une puissante influence par le noble exemple de sa vie, si pauvre, presque indigente, et si digne, par le charme surtout et l'éclat de sa causerie ; mais d'abord il n'a pas fait d'apostolat direct (sa qualité de diplomate le lui interdisait), et puis il n'a pas été le seul, ni le premier ; l'émigration française à Pétersbourg a donné alors d'autres exemples que ceux qu'y avait laissés Diderot un tiers de siècle auparavant. Mme Swetchine écrira plus tard : « M. de Maistre a été un grand semeur, mais pas le premier, à beaucoup près. L'honneur de l'introduction du catholicisme parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard, vieux chevalier de Saint-Louis... Tout était de commencer... »

A quel moment Mme Swetchine s'est-elle sentie attirée vers Rome ? On y songeait certainement autour d'elle dès 1810, puisque nous voyons la princesse Alexis Galitzine, convertie cette année-là, se mettre dès ce moment à prier chaque jour pour que pareille grâce fût accordée à la femme d'élite qu'elle saluait en son amie Mme Swetchine. Mais elle était alors tout entière à son amitié pour Roxandre Stourdza, qui, celle-ci, ne songera jamais à Rome (épouse, en 1816, d'un gentilhomme saxon). Amitié d'une tendresse exquise, et d'une délicieuse humilité chez Mme Swetchine, qui était pourtant l'aînée (de quatre ans) :

Mon amie, lui écrit-elle, ne vous découragez pas. Chargez-vous de moi. Souffrez-moi toujours. Faites comme Dieu qui ne se lasse pas et se contente de l'intention dans ceux qui ne peuvent lui offrir davantage... Votre supériorité est une de mes grandes jouissances... J'ai un de ces caractères qui sont une espèce de proie jetée à la souffrance... Quand vous me blâmeriez, quand vous penseriez que je n'ai pas le sens commun, croyez-vous que j'en sois inquiète ? Mon Dieu non ! Souvent je me suis trouvé de l'amour-propre avec les autres. Je n'en ai pas l'ombre avec vous... Qui sait dire : *Je n'ai pas le sens commun !* trouve en soi de merveilleuses ressources de confiance... Je voudrais que vous me vissiez telle que je suis, que vous me vissiez par mes yeux, qui grossissent peut-être mes défauts et ce qu'il y a de répréhensible en moi plutôt qu'ils ne l'atténuent. Je vous sais assez bonne pour croire que vous sentirez, comme moi, la privation que je m'impose (en renonçant à voir son amie). Vous dire qu'elle me coûte peu serait pure bravade. Mais, du petit au grand j'ai beaucoup étudié, beaucoup appliqué *le dogme du sacrifice* auquel la pauvre Jane Grey avait tant de foi...

« Si quelqu'un dans le monde, disait-elle plus tard, a désiré rester grecque, c'est bien moi. »

Et encore, durant qu'elle lutte : « Ah ! qu'il est cruel d'être alternativement partagé entre la religion où l'on aurait voulu naître et celle où l'on craint de mourir... quoiqu'on désire y vivre !... »

« Comment se peut-il qu'à la fois on tienne à sa communion, tout en étant plus irrésistiblement encore entraîné vers une autre ?... Mon Dieu, quelle pénible et cruelle alternative !... »

Elle a besoin de certitude, de sûreté doctrinale ; et elle n'en trouve pas dans son Eglise. Il est certain que, quand on a goûté, comme elle le faisait si souvent, à la plénitude de doctrine qui déborde de la conversation d'un Maistre, on doit trouver bien pauvres les misères de la théologie russe. On faisait grand cas alors, en Russie, d'un travail historico-apologétique de Philarète, évêque de Moscou, approuvé et recommandé par le Saint-Synode : — « J'ai relu, vingt fois peut-être, écrit-elle à Maistre, cette brochure de Philarète, pour en être à chaque fois plus mécontente. Il trahit la cause qu'il devrait défendre... Vous avez dû trouver dans la partie qui n'est pas purement historique une foule d'erreurs échappées, j'aime à le croire, à la bonne foi de l'auteur, mais qui n'en font pas moins gémir sur la faiblesse du Synode qui les laisse passer. » Elle ne peut s'empêcher de se demander tristement, à plusieurs reprises, comment l'Eglise d'Orient, si riche en grands hommes avant le schisme, est devenue si stérile après la rupture avec Rome.

Il y a aussi ce foisonnement de sectes populaires, qui de tout temps ont été si nombreuses en Russie et qui lui paraissent engagées pour la plupart sur les voies de l'extravagance pure. Et une Eglise qui laisse tout passer !

Et puis, il y a la grosse question que l'on a vue tout à l'heure se poser à la princesse Léonille, et qui ne peut manquer de se poser à tout Russe qui réfléchit : Comment admettre qu'une Eglise, l'Eglise

fondée par le Christ, ait pour chef suprême un souverain temporel ?

Et d'autre part, de l'autre côté de la barrière, à Rome, comment admettre la « tyrannie » papale ? Mais cependant, sans une autorité souveraine et infaillible, comment empêcher chacun de s'arroger « le droit de choisir ce qui lui convient, de rejeter ce qui l'effarouche ou ce qui lui déplaît, en un mot, de faire de l'éclectisme, ce qui, en matière de religion, est tout à fait absurde ? »

Elle veut en avoir le cœur net. Elle étudie ; elle se livre, dit-elle, « à des recherches froides, sèches, aux faits dépouillés de tout prestige. » Elle s'enferme six mois à la campagne avec les XXIV gros volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury ; elle les annote. Maistre la gourmande, et en ami, c'est-à-dire rudement : Vous voulez tout peser, tout peser, lui écrit-il : « Belle entreprise pour votre élégante main !... Jamais, Madame, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris. » Lire Fleury : soit ; mais alors il faudra compulser ensuite la Réfutation de Fleury par le docteur Marchetti, puis Fébronius contre Rome, puis l'*Antifebronius* de Zaccaria : « Il n'y a que huit vol. in-8 et ce n'est pas une affaire. » Puis, elle devra apprendre le grec, « pour savoir ce que signifie cette fameuse *hégémonie* que S. Irénée attribuait à l'Eglise romaine dès le IIe siècle... Croyez-moi, Madame, lisez encore cela, autrement vous ne serez jamais tranquille, etc., etc... » Et il lui assène ce coup final : « Vous êtes une protestante ! » (11 août 1815).

Maistre y allait vertement. C'était le suprême coup d'éperon devant le passage décisif. Ce n'est pas Fleury évidemment qui devait prêcher à la catéchumène la dévotion à Rome ; mais Fleury d'abord était irréfutable contre l'illégitimité du schisme, et puis, de Fleury se dégageait quand même pour une âme droite l'irrésistible spectacle de la naissance, de la croissance, du développement, des bienfaits de l'Eglise romaine. Une fois au moins, Dieu s'est servi de Fleury pour achever d'orienter une âme vers Rome : « Tous chemins mènent à Rome, » La Fontaine ne croyait pas si bien dire. Fleury lui étale les scandales de certains pontificats tristement fameux ; mais, songe-t-elle, quelle merveille que ces défaillances individuelles n'aient jamais privé l'Eglise romaine de l'appui si manifeste du Ciel ! Et puis enfin, il y a le charisme de la sainteté, le spectacle de la vie des Saints : l'Eglise romaine a eu tant d'enfants illustres « dont il sera toujours noble de se proclamer disciple ! » C'est là son argument de fond, celui qui peut-être a achevé d'entraîner sa décision.

Elle sait ce qu'elle risque, et quelle terrible chose c'est en Russie qu'une conversion. Mais, écrivait-elle peu auparavant, « l'amour allège toujours davantage le poids du sacrifice et ôte à sa terreur ; » et c'est dans un « suprême élan de sacrifice, » et poussée par le besoin impérieux de crier : *Consummatum est*, qu'elle dit son *oui* à la grâce :

La conversion que vient de subir mon esprit, écrit-elle à la page finale de son *Memorandum*, compromet mon existence, afflige mon orgueil, inquiète mon cœur par toutes les désertions dont elle le menace. Et cependant, une *douceur inconnue, immense, pleine de charme et de suavité* domine toutes mes impressions...

L'exaltation à un certain degré pourrait expliquer des effets si contradictoires ; mais la marche que j'ai suivie, ma longue et imperturbable patience, tout, jusqu'au genre d'études que j'ai faites, *exclut la puissance de l'imagination*. Je me suis livrée *à tout ce qui était le plus opposé à moi-même*, à des recherches froides, sèches, aux faits dépouillés de tout prestige et me suis abandonnée tout au plus à l'entraînement du syllogisme. J'ai emprunté au protestantisme sa marche pour arriver à un autre but (ceci est peut-être, pour son for interne, une réponse au mot terrible que lui a lancé Maistre). Je puis dire que j'ai redouté l'éloquence comme on peut fuir la magie, quand on y croit, et que je me suis soustraite à l'ascendant du génie comme à celui de l'amitié. J'ai écarté le sentiment comme *complice de mes trop longues hésitations.*

La confidente qui plus tard a rédigé le « cahier bleu » biographique utilisé pour la première fois par M. Seillière résume la crise en ces lignes expressives :

Elle se retira à la campagne pour lire et étudier les diverses religions. Ce fut l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury qui lui fit le plus d'impression. Un jour enfin, *lasse de tant de combats, elle se prosterna, demanda à Dieu de décider son âme, et la lumière se fit. Elle se releva calme et Romaine.* Elle citait avec plaisir que, dans la liturgie grecque, l'Immaculée Conception semblait depuis longtemps une croyance, puisqu'on fêtait la conception de sainte Anne le 8 décembre... Son abjuration fut faite dans le mystère ; sa première confession, dans un salon dont les portes étaient ouvertes, avec la terreur d'être surprise.

Elle avait fait sa dernière communion dans l'Eglise grecque le 29 juillet 1815 [1], à la chapelle du château de Peterhof. La mercuriale de Joseph de Maistre est du 11 août suivant ; l'abjuration, du 27 octobre. Elle avait trente-trois ans.

III. — Le 21 décembre suivant, un ukase chassait les Jésuites de Pétersbourg et leur interdisait Moscou [2]. Devant la persécution qui s'annonce, Mme Swetchine ne veut pas tenir sa foi plus longtemps cachée. Elle rend publique son abjuration. Et comme d'autre part et pour d'autres raisons des intrigues avaient déjà commencé à s'ourdir tant contre le général son époux que contre elle-même (on redoutait son ascendant sur le tsar, dont les idées mystiques étaient mal vues à la Cour ; et si l'opposition avait réussi à écarter Mme de Krüdener, ce n'était pas pour la laisser remplacer), elle part pour Paris, y fait un bref séjour, rentre en Russie en 1817, et revient se fixer définitivement à Paris, avec son époux, en 1819.

A Paris elle se sent tout de suite en pays ami. Elle y retrouve les émigrés qui n'ont pas oublié l'affabilité de son accueil à Pétersbourg. Elle y est précédée surtout d'une réputation séduisante.

[1] Elle-même a dit à quelle intention elle la faisait : c'était « pour dissiper les très légers doutes qui restaient encore. Le bon Dieu ne se méprit pas au choix des moyens, et le 27 octobre de la même année je faisais mon abjuration. »

[2] Ce n'est qu'en 1820 qu'un nouvel ukase les expulsera de toute la Russie.

Maistre a écrit à Bonald : « Dans peu, vous verrez à Paris une dame russe que je vous recommande très particulièrement. Vous n'aurez jamais vu plus de morale, d'esprit et d'instruction réunis à tant de bonté. » Et Bonald de répondre : « Tout le monde se dispute l'adorable comtesse. »

Elle aime Paris. Elle aime la France. A ses amies de Russie qui s'en scandalisent, qui trouvent qu'elle pousse trop loin le sentiment de la reconnaissance, elle répond joliment : — « Ce n'est pas la reconnaissance seule qui me retient. C'est par tous les sentiments de l'âme que je me sens fixée. Ici, Dieu m'a fait de grandes grâces... *Je vois tellement en France le contraire des désordres que l'on généralise,* qu'un mouvement d'équité m'armerait pour la vérité à lui seul... Si Dieu est outragé ici de la manière la plus coupable, nulle part aussi il n'est plus aimé... » [1]. Son salon est ouvert tous les soirs, le dimanche excepté, de 3 à 6 et de 9 à minuit, non pas « salon-chapelle » comme l'appelaient certains, non pas non plus « ministère des consciences » (formule excessive certainement, encore que point toujours injustifiée), mais centre d'amis qui entouraient d'amour ou tout au moins de respect la religion et la liberté, en ces heureuses années de la monarchie de Juillet où les germes du libéralisme futur se pouvaient encore confondre avec la noble passion de la liberté. Là ont passé Chateaubriand, Bonald, Cuvier, Cousin, Rémusat, de Quélen, Molé, Donoso Cortès, Falloux, Lacordaire, Montalembert, Tocqueville, Albert de Broglie, Bonnetty, Berryer, Louis Veuillot...

C'est la caricaturer que de vouloir l'enfermer dans le cadre des idées libérales. On était aux heureuses années où la scission ne s'était pas produite encore au sein du parti catholique. Veuillot a donné la note juste : « Sophie Swetchine, si bonne, dit-il, si savante, si humble, si pieuse envers Dieu et envers les pauvres, si douce à l'erreur, si justement vénérée ! Plusieurs d'entre nous, et j'étais de ceux-là, lui reprochaient trop de clémence pour quelques idées nouvelles... » Chez elle, jamais rien des aigreurs, des mesquineries, des violences de la bataille libérale. Elle plane plus haut. Elle a reçu cette grâce de comprendre en beauté les âmes. Si elle eût vécu, son action apaisante eût arrêté bien des éclats de polémique [2]. Veuillot, la voyant dans ses derniers jours aller à l'église, écrivait : — « Il me semblait que son passage établissait dans la rue un courant d'air pur. Je voyais qu'elle allait mourir et je savais de quelles louanges et de quelles larmes elle serait honorée. »

Elle écrivait un jour à Montalembert, au cours des mois d'angoisse où celui-ci hésitait si terriblement entre Lamennais et Rome : « *C'est parce que je voudrais vous combattre que je ne veux pas vous contrarier.* » N'a-t-on pas dans ce mot exquis tout son secret d'apostolat ? Ne pas contrarier afin de pouvoir combattre, c.-à-d. aimer d'abord afin d'avoir le droit de redresser, caresser le cheval qui se cabre afin de pouvoir le dompter. — « Mon cher enfant... mon enfant... mon cher Charles... mon pauvre cher saint Sébastien, » l'appelle-t-elle quand il se plaint d'être criblé de traits par ses adversaires :

> Mon cher Charles... vous savez si vous pouvez et me réjouir et m'affliger, et dans ces émotions maternelles que vous m'avez fait connaître, je ne veux pas croire que ce soit aux seules douleurs de Rachel que vous me condamniez... Si je prie pour vous ! non, vous ne me le demandez pas ! Ma prière prend successivement toutes les formes de l'affection, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénûment. Je ne puis rien pour vous si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables les liens qui vous attachent à Dieu et à son Eglise. J'ai le courage de vous voir souffrir ; je sais que je n'aurais jamais celui de supporter, je ne dis pas votre défection, mais seulement cette indifférence dont vous nous menacez.

Encore une citation, pour terminer. En ce printemps de 1924 qui voit les œuvres de Lamartine († 21 mars 1869) tomber dans le domaine public, on se prépare déjà à nous donner des éditions populaires de *Jocelyn* (condamné par l'Index, décret du 22 sept. 1836). Le jugement de Mme Swetchine sur *Jocelyn* est à méditer. Non qu'elle ait jamais fait œuvre de critique : elle n'a jamais songé à rien publier elle-même ; tout ce que nous avons d'elle a été extrait de ses nombreux manuscrits par Falloux. Mais elle a gardé toute sa vie l'habitude de lire la plume à la main, copiant *in extenso* les passages qui la frappaient, ou analysant l'œuvre en question, ou encore, plus rarement, caractérisant, en quelques traits jetés sur le papier sans retouche, l'inspiration générale de l'œuvre. Falloux déjà avait publié quelques-uns de ces jugements. M. Seillière à son tour nous en donne quelques-uns, restés jusqu'ici inédits, dont ces lignes sur *Jocelyn :*

> *Jocelyn* est le livre du monde qui exprime le mieux les dangers suscités contre la vérité par le néo-christianisme de la littérature moderne [1]... Et certes, après les maux faits à l'Eglise par les Néron, les Dioclétien, les Voltairiens et les Rationalistes, je placerais volontiers la persécution de ces derniers temps, celle du *sentiment* dit *religieux,* qui met le christianisme à l'état de vapeur et l'attaque à la fois dans son essence et dans sa forme [2]. L'affadissement de toute notion morale, la corruption, le mélange du bien et du mal, du vrai et du faux sont les caractères particuliers de cette école... Aussi toutes les inconséquences, toutes les contradictions de l'auteur se concentrent-elles dans le caractère de son héros, Jocelyn, qui est bien l'être le plus irrésolu, le plus désarticulé de la nature. Il ne s'élève

[1] La guerre de Crimée (1854-55) fut pour ses dernières années une dure épreuve. Elle sut, avec son tact ordinaire, demeurer en France et à Paris, où tant de racines la retenaient, mais ferma son salon et alla s'installer chez des religieuses, dans un faubourg écarté.

[2] Elle a dissuadé Falloux d'une polémique contre Nettement, à propos d'un article de celui-ci sur le droit coercitif de l'Eglise, sur l'Inquisition surtout. Elle rappelle un mot de Maistre disant que « la seule bonne réfutation d'un mauvais livre était un bon livre fait sur le même sujet. Je crois que cela s'applique même à la polémique des journaux. » Elle ne comprend d'ailleurs pas très bien l'Inquisition, mais ne s'exprime là-dessus qu'avec la plus grande réserve.

[1] Entendez par ce néo-christianisme, dit M. Seillière, l'hérésie naturiste, enveloppée de mysticisme insidieux par Jean-Jacques et introduite jusque dans le sein du catholicisme traditionnel par Chateaubriand et ses imitateurs.

[2] N'est-ce pas déjà la définition du renanisme ? Renan avait dix-huit ans à la date (1841) où étaient écrites ces lignes ; mais le mal auquel on a donné plus tard son nom existait bien avant lui.

même pas à la force fébrile de la passion ni à l'audace du mal. Sa volonté est faible, molle, divisée. Il n'est ni amant, ni prêtre; et non seulement, dans une ligne quelconque, il n'arrive pas au triomphe, mais il reste au-dessous du combat... Au lieu de cette lutte contre l'adversité qui serait un si merveilleux spectacle aux yeux du sage, tout se passe, dans l'âme de Jocelyn, en poétiques aberrations, en vagues reflets, en fantastiques mirages. ...L'idée religieuse qui en fait les frais est toujours d'une nature mixte et suspecte...

Et pourquoi ne restait-il pas purement et simplement enfermé dans la région toute humaine? M. de Lamartine rend avec un grand charme les sentiments naturels, les mouvements du cœur, ses effusions, ses délicatesses. On croirait s'y voir révéler un cœur de *femme*, tant la grâce s'épanche en formes ingénieuses, colorées et subtiles. C'est un chatoiement à la fois éclatant et doux, une richesse d'images et d'expressions qui coule à pleins bords.

Il n'y a de trop dans ce livre que ce qui en fait le fond : Dieu et son prêtre. Dieu, blessé dans l'atteinte portée à la vérité révélée; son prêtre, dans l'incroyable profanation des mystères, des grâces, de la sublime parole dont il est l'interprète !... Jocelyn n'est pas seulement une ombre vaine et légère projetée par le Christianisme; il en est la *corruption*...

Dans la morale, dans la piété de Jocelyn, rien qui nous arme contre le mal, qui nous rende *maîtres de nous-mêmes*, qui nous élève au-dessus des peines et des joies d'un monde qui passe... C'est aussi par la *stérilité* de ses conceptions que M. de Lamartine pourrait être averti de la fausse route qu'il suit. ...C'est donc un profond danger que recèle ce livre, et il n'en sort qu'un seul enseignement utile : c'est de nous défier de la molle indulgence qu'il respire et d'élever toujours plus haut dans notre estime ce qu'il retranche ou semble nier. Jocelyn doit être un peu pour nous comme ces personnes qui nous apprennent par ce qu'elles sont tout ce qu'on ne doit pas être... On peut dire, dans un sens, qu'on ne perd guère que la foi qu'on n'a pas eue. Le Dieu de Jocelyn, à l'époque même où celui-ci l'entourait de ses respects, a toujours tenu de la nature des dieux *étrangers*... C'est le Dieu de l'imagination, non pas le Dieu des cœurs. On sent que Jocelyn n'a rien connu de la puissance du vrai Dieu pour *s'élever au sacrifice*, rien connu des joies intimes de son amour, et l'affliction s'en adoucit... Témoins de la chute d'un frère, c'est en effet un adoucissement à notre tristesse de penser que s'il blasphème, c'est qu'il ignore, etc....

De M^me^ Swetchine et de Lamartine, c'est elle qui était l'homme. — Elle mourut le 10 sept. 1857. La veille au soir, elle disait à ses amis : « La vérité! j'aimerais mieux un lit d'hôpital avec elle que toutes les somptuosités sans elle. » Elle s'éteignit à la naissance de l'aube, en disant : « Voilà l'heure de la Messe, il faut se lever. » Albert de Broglie, sortant de la chambre où elle agonisait, disait : « Je n'ai jamais touché le ciel de si près ! »

IV. — Qu'est devenue la déesse Raison de la mascarade organisée à Notre-Dame de Paris le 10 novembre 1793 ?

Ce qui donna l'idée de la fête, ce fut l'apostasie du triste évêque constitutionnel de Paris, Gobel, venant trois jours auparavant (7 nov.) abdiquer ses titres épiscopaux et déposer sa croix et son anneau sur le bureau de la Convention.

Puisque la cathédrale est désertée par l'évêque, c'est le moment d'y célébrer une fête en l'honneur de la Raison émancipée de l'esclavage des préjugés. Chaumette, syndic de la Commune, en fait la proposition au Conseil départemental de Paris; et l'on prend jour pour le prochain décadi, 10 novembre. On fait appel aux artistes de l'Opéra. En deux jours il n'est pas possible de songer à monter un spectacle inédit. On décide de jouer simplement l'*Offrande à la Liberté*, scène lyrique au répertoire du théâtre depuis plus d'un an, cantate mêlée de pantomime et orchestrée par Gossec. Ce sera tout ensemble la fête de la Liberté et de la Raison, lit-on dans une proclamation de Pache, maire de Paris, qui annonce la cérémonie.

Les machinistes transportent de l'Opéra à Notre-Dame le décor, qu'ils plantent, non au chœur (alors fermé par des boiseries), mais à l'entrée de la nef, contre la grille : il représentait une montagne avec des passages praticables conduisant au petit temple qui en occupait le sommet et qui était dédié à la Philosophie. Une statue placée devant le temple figurait, au théâtre, la Liberté; à Notre-Dame, on l'appellera la Raison. Soit que, dans la hâte des derniers préparatifs, la statue ait manqué, soit plutôt qu'on ait préféré remplacer par une « image vivante » une effigie trop semblable aux simulacres superstitieux dont on préconisait la destruction, le maître de ballet confia ce rôle muet et purement plastique à l'une des artistes présentes et choisit tout naturellement celle dont l'emploi était de « jouer les déesses, » M^lle^ Aubry, qui, dans tous les ballets, sous les traits de Diane, de Vénus ou de Miverve, dénouait la situation et unissait les amoureux.

Au cours de la cantate, quand elle se jouait à l'Opéra, des adorateurs de la Liberté, des enfants des deux sexes, vêtus de blanc, apportaient des parfums pour brûler autour de la statue. C'est ce qui se passa aussi à Notre-Dame : deux théories de jeunes filles, couronnées de fleurs et portant des ceintures tricolores, descendent lentement les pentes du rocher; la porte du temple s'ouvre; la déesse paraît, vêtue de blanc et coiffée du bonnet rouge; un large ruban couleur de pourpre entoure sa taille; sur ses épaules est jeté un long manteau bleu; dans sa main droite elle tient une pique. Elle vient s'asseoir sur un siège de verdure, tandis que tous les bras se tendent vers elle; elle reçoit les hommages et l'encens de ses jeunes adeptes dont les deux files se croisent devant son trône et qui, après s'être inclinées, remontent avec recueillement l'escarpement du rocher.

Chaumette avait convié la Convention. La Convention ne se dérangea pas. « Puisqu'elle ne vient pas, allons à elle, » dit Chaumette, désireux de la compromettre. Quatre lurons de la Halle chargent la déesse sur leurs épaules, et tambours battants, le cortège sort sur le Parvis et marche sur les Tuileries, où siège la Convention. A la Convention, la déesse prend place à la tribune, aux côtés du président (qui était ce jour-là Laloy, député de la Haute-Marne, un avocat de Chaumont); Chaumette présente à l'Assemblée « ce chef-d'œuvre de la nature ; » Laloy répond par quelques mots flat-

teurs ; l'idole s'assied ; les fanfares éclatent ; les chants s'élèvent. Laloy donne l'accolade à la déesse au nom de tout le peuple français ; les députés de se précipiter pour en faire autant et de se mettre en route ensuite pour accompagner la fille à son retour à Notre-Dame.

Qui était cette fille ? Ce n'était point une méchante fille. Elle s'appelait Thérèse-Angélique Aubry (d'autres noms ont été mis en avant jadis, mais à tort). C'était une « Parigotte » de race, née le 22 août 1772 de modestes artisans habitant le quartier du Carré St-Martin. A seize ans on l'engagea parmi les figurantes de l'Opéra récemment construit sur le boulevard. Trois ans plus tard, en 1791, elle passait dans les chœurs à 500 livres d'appointements, augmentés de 100 livres de gratification. Elle avait réputation de sagesse ; elle demeurait chez ses parents, rue St-Martin. On racontait au théâtre qu'elle couchait sur un lit de sangle, dans un galetas, pour laisser à son père la seule chambre que comportait le pauvre logement.

Eut-elle conscience du rôle qu'on lui fit jouer ce 10 novembre ? conscience d'avoir « détrôné la ci-devant Sainte Vierge » sous les voûtes de Notre-Dame ? Il n'est pas probable[1]. Elle était assez insignifiante. Elle ne se laissa même pas griser par la multitude des offres alléchantes qui lui furent faites quand les gazettes célébrèrent sa beauté et associèrent son nom à l'extraordinaire apothéose : elle ne voulut pas quitter son théâtre, elle voulut rester vertueuse. Puis, sous le Directoire, la misère survint. La caisse ne payait plus que par acomptes. Des filles d'Opéra (celles qui n'avaient d'autre ressource que leur profession) associaient leur misère et faisaient ménage commun : ce fut le cas pour l'honnête Aubry, réduite à partager la mansarde d'une de ses camarades, Mlle Verdier.

Est-ce la pauvreté qui triompha ensuite de sa vertu ? Toujours est-il qu'en octobre 1799, à vingt-sept ans, elle mettait au monde une enfant qui fut déclarée sous les prénoms de Louise-Fanny. Elle l'éleva, la fit baptiser cinq ans plus tard à St-Roch, fut probablement, en ces années, la maîtresse d'un des généraux les plus fameux de la nouvelle Cour impériale ; puis, en 1807, à la suite d'un écroulement de machinerie qui se produisit à l'Opéra au cours d'une représentation donnée devant l'Impératrice et qui de l'Olympe la précipita presque inanimée sur le sol, elle prit sa retraite. Elle fit admettre Fanny, à douze ans, en 1811, à l'école de danse, puis, en 1815, au corps de ballet. En 1820, à la suite de l'assassinat dont fut victime le duc de Berry au sortir de sa loge, l'Opéra fut condamné ; des suppressions d'emplois furent décrétées, dont était Fanny. Elle essaya de se faire réaccepter : en vain : son nom était rayé des états du personnel en 1824.

Le déclin de ces deux femmes fut lamentable : la mère infirme, la fille expirante. La mère mourut le 19 janvier 1829 : on ne nous dit pas si ce fut avec les secours de la religion. On ne nous dit pas non plus pourquoi les obsèques ne furent célébrées que huit jours plus tard, à la petite église N.-D. de Lorette. Fanny mourut le 4 mars suivant. Une même tombe réunit les deux corps (au cimetière Montmartre, dans l'avenue de la Croix).

Les principaux éléments de ce qu'on vient de lire sont pris du récent livre de M. Lenôtre, **Paris révolutionnaire, Vieilles maisons, vieux papiers,** *Ve série* (in-8 écu de 350 p., nombreuses photogravures hors texte, 10 f. ; Paris, Perrin). Tout le monde connaît les séries précédentes. Dans celle qui vient de paraître, M. Lenôtre nous parle, outre la déesse Raison, de quantité d'autres personnages qui ont eu leur heure de célébrité révolutionnaire, Larévellière-Lépeaux, Filhémési (anagramme de Méhée fils, de son vrai nom Méhée chevalier de Latouche, Protée qui a pris tous les noms et tour à tour servi et trahi toutes les causes et tous les cabinets, type incroyable de félon), Laure Grouvelle, *Les enfants célèbres* (ouvrage qui a eu sa vogue jadis et dont la première ébauche, le premier chapitre plutôt, écrit en 1793, est d'un grotesque inimaginable), le berger d'Etoges, Mlle Lenormand, Baby et Bonbon, Chodruc-Duclos, etc. Il y a là des trésors inépuisables d'anecdotes pittoresques, grotesques, palpitantes, toujours révélatrices surtout : c'est l'excellence de M. Lenôtre de démêler dans l'imbroglio touffu des événements le trait qui nous illumine toute une époque. Ces recueils demeureront une mine incomparable pour qui voudra entendre la Révolution, la mentalité révolutionnaire, la mentalité de tant de gens fourvoyés dans la formidable aventure.

V. — Je voudrais dire quelques mots encore du chapitre que M. Lenôtre consacre à Compère Lunettes. Il y est question de reliques, d'un sauvetage de reliques qui intéresse, non pas « la France avec le Limousin aussi, » comme il est dit dans la complainte, mais bien le Limousin d'abord et la France aussi. Ce Compère Lunettes était un ex-Bénédictin, né Guillaume Imbert, de bonne famille bourgeoise de Limoges, en 1744, novice bénédictin à Clermont à quinze ans, sans vocation, gardé malgré lui au monastère et profès durant plus de dix ans, sans d'ailleurs s'être engagé dans les Ordres sacrés, autorisé enfin par arrêt du Parlement à quitter son couvent (1770) : suit sa nouvelle vocation, qui est la « philosophie » ; la suit au point d'être contraint à passer la frontière ; rentre en France, à Paris, l'automne de 1789, puis à Limoges en octobre 1792 ; élu tout de suite officier municipal (ce sont ses grosses lunettes qui lui font donner le surnom de Compère Lunettes) ; terroriste de la première heure, se distingue par son acharnement contre les prêtres fidèles. C'est à lui que va être

[1] Mais de quoi avait-on conscience en cet extraordinaire temps ? Dans les fêtes de la Raison célébrées en province, on voit des femmes d'honnête bourgeoisie accepter de représenter la déesse. — A Paris et dans quelques grandes villes, il y eut des exhibitions de femmes nues, ou presque nues, mais pas ce jour du 10 novembre : les récits et gravures du temps attribuent à Angélique Aubry un costume qui rappelle beaucoup celui de la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde.

confiée la mission de présider à l'enlèvement du reliquaire de S. Martial.

Le chef de S. Martial, avant la Révolution, était conservé à l'abbaye de St-Martial de Limoges ; on en faisait l'ostension tous les sept ans. L'abbaye supprimée en décembre 1790, le reliquaire est transporté en grande pompe à l'église paroissiale St-Michel-des-Lions et déposé provisoirement en la chapelle de N.-D. des Aides. C'est là que Compère Lunettes, flanqué de l'orfèvre J.-R. Robert, se rend, le 18 novembre 1793, pour procéder à l'enlèvement sacrilège. Ils se sont fait assister de deux citoyens notables, et, par prudence, de huit grenadiers sous le commandement d'un caporal. Ils n'ont rien à craindre d'ailleurs : tout le Limoges pieux se terre, et se réfugie dans la prière, implorant de S. Martial un miracle qui conserve à la ville son palladium.

Voici donc nos compères à la sacristie, avec la châsse du Saint. Ils l'ouvrent, mettent à part tout ce qui a valeur marchande, or, vermeil, pierreries. Quant au reste, « chef du ci-devant Martial, paquet de linge sale provenant de la garde-robe de la ci-devant sainte Valérie, drogues et parchemins, etc., » on le pousse au rebut, dans un coin de la sacristie.

Le soir, séance ordinaire du club des Jacobins en l'église même St-Michel... La séance levée, l'orfèvre Robert laisse ses compères sortir, puis, se croyant bien seul, se dirige vers la sacristie et, tâtonnant dans l'obscurité, tente de retrouver les reliques dispersées. Ses mains rencontrent le crâne qu'il cherchait ; il reconnaît au toucher que la mâchoire inférieure s'en est détachée, la retrouve, la met dans sa poche, et s'apprêtait à glisser le chef sous ses vêtements quand il croit entendre, dans l'église déserte, un bruit de pas... Vite, il repose la relique, rejette sur elle les linges épars, s'esquive dans la profondeur sombre des chapelles, et se tient aux écoutes... Oui, il y avait bien quelqu'un dans l'église, quelqu'un qui va, lui aussi, à la sacristie, fourgonne parmi les débris, puis rentre dans les nefs et sort avec précaution... Robert retourne aux reliques : le crâne n'était plus où il l'avait laissé... Il tâte, promène ses mains partout, ne retrouve rien... L'inconnu avait donc dérobé le précieux chef ! Robert doit se résigner à ne posséder que l'os maxillaire qu'il s'est d'abord approprié. Il rentre chez lui, où sa femme l'attend, anxieuse, en compagnie de sa sœur, Jeanne Denard : tous trois montent au IIe étage de la maison, et, au fond d'une chambre retirée, passent le reste de la nuit à creuser dans le mur un trou où est déposée la relique. On en avait toutefois, au préalable, détaché une dent que Mme Robert désirait offrir à M. Viliac, ci-devant curé de St-Michel-des-Lions.

Puis, il n'est plus question de rien. Ils étaient là une douzaine de sans-culottes à assister à la profanation des reliques : lequel des douze a sauvé le chef de S. Martial... ?

Imbert cependant, le Compère Lunettes, poursuit froidement le cours de ses exploits, grand pourvoyeur de la guillotine, à Limoges et à Tulle, organisateur de processions sacrilèges d'ivrognes revêtus d'ornements sacerdotaux, lui-même couvert de la chape, avec accompagnement d'ânes chargés de vases sacrés... Après le neuf thermidor, il est arrêté, mais, la guillotine ne fonctionnant plus, il sauve sa tête, bénéficie d'une amnistie. Il continue à rester à Limoges pourtant, et ne vient se fixer à Paris qu'en 1799. L'aversion de ses compatriotes l'y poursuit : de Limoges on le signale à la police du Consulat comme chef du parti anarchiste. Le pauvre homme n'était plus guère à craindre : il s'occupait de la traduction d'ouvrages anglais, et c'est dans cette placide occupation qu'il mourut, à cinquante-neuf ans, le 19 mai 1803.

Il laissait un testament, qui fut envoyé à son frère Jacques, jadis prieur des Carmes, puis assermenté et vicaire général intrus de Limoges, professeur ensuite. Par ce testament, l'ex-terroriste confessait que, dans la nuit qui suivit la profanation de la châsse, il avait, à l'insu de tous, pénétré dans l'église St-Michel pour y recueillir le chef du Saint et qu'il l'avait caché dans un mur de sa maison dont il précisait minutieusement l'emplacement : sa dernière volonté était que la relique fût remise au curé de St-Michel.

On courut au logement du pauvre homme ; et l'on y trouva en effet, dans la cachette indiquée, un crâne enveloppé d'un débris d'étoffe cramoisie et voilé d'un linge blanc, dans l'état où l'avait respectueusement muré dix ans auparavant Compère Lunettes.

L'évêque, Mgr du Bourg, ordonne une enquête ; et, le 7 juin, le prélat, le curé, ses fabriciens et le maire de Limoges se réunissent chez l'ex-Carme pour y procéder à la reconnaissance de la relique... Bientôt, c'est l'orfèvre Robert qui à son tour se décidait à parler et relatait les circonstances auxquelles il devait de posséder la mâchoire inférieure du Saint. L'abbé Viliac enfin, rapportant la dent dont Mme Robert lui avait fait don, la replaçait dans l'alvéole vacante. Le 3 juillet 1803, la relique rentrait triomphalement à St-Michel-des-Lions, où elle n'a pas cessé d'être vénérée. S. Martial avait opéré le miracle que les bonnes gens de Limoges lui avaient demandé aux mauvais jours.

Combien il y eut de ces fanfarons d'impiété parmi les sans-culottes du temps de la Révolution ! Et combien il y en a parmi nos mangeurs de curés aujourd'hui !

VI. — La peur fut un des grands ressorts de la Terreur. Si ces gens-là s'acharnaient à terroriser autrui, c'est parce qu'eux-mêmes avaient peur les premiers et pour se guérir de leur propre peur.

Au mot *peur* M. Dugas substitue le mot *timidité*. Il est vrai qu'il envisage surtout les révolutionnaires de lettres. Au cours d'un récent travail sur *la timidité d'Henri Rochefort (Revue Bleue,* 19 janv.), il constate que d'abord c'est un fait que les révolutionnaires se recrutent souvent parmi les timides. Témoin Rousseau. Et ce fait n'est para-

doxal qu'en apparence. Car le timide étant, par définition, incapable de s'adapter au milieu social, il est naturel qu'il se révolte contre ce milieu, qu'il en perçoive et en dénonce les tares, qu'il devienne un opposant systématique... Oui, c'est « naturel. » Heureusement tout le monde ne suit pas sa nature. Mais il n'est que trop vrai que le monde des ratés, des inadaptés (que ce soit par timidité ou autrement), est une pépinière de révoltés. — Le révolté par inadaptation est condamné à l'opposition : Rochefort n'a jamais fait ni su faire autre chose : porté au pouvoir (au 4 septembre), il ne se sentait plus à sa place et s'empressa de démissionner. Bien plus, condamné à une opposition violente, injuste : car il est impulsif, il ne mesure pas ses coups, c'est un « intransigeant. » Le caractère de Rochefort est fait de contrastes : J. Lemaître renonce à le comprendre, il en fait un monstre de contradictions. M. Dugas, pour résoudre ces contradictions, au lieu de se perdre dans une analyse à facettes, trouve plus juste de remonter au trait dominant du caractère de Rochefort, qui lui paraît être la timidité.

M. Dugas est un spécialiste de la timidité. Il a écrit jadis une monographie psychologique de la timidité, et l'an dernier, encore, il nous donnait une étude sur des gens qu'il appelle **Les grands timides,** et qui ne sont autres que J.-J. Rousseau, Benjamin Constant, Chateaubriand, Stendhal, Mérimée (in-12 de VIII-192 p., 8 f., Paris, Alcan). Pourquoi a-t-il fait choix de ces personnalités d'élite ? Pourquoi, voulant étudier la timidité, l'a-t-il observée aux prises avec les gens précisément les moins faits en apparence pour y succomber, les mieux armés contre elle, les plus résolus à la vaincre ? C'est que précisément c'est chez ceux-là que la timidité révèle le mieux sa malfaisance : on n'aurait jamais su, on n'aurait jamais pu entrevoir, même par conjecture, jusqu'où elle peut aller, si on ne l'avait pas vue annihiler ou tenir en échec les dons les plus brillants chez des natures exceptionnelles. Il y a ici un trésor de fines remarques qui retiendront et féconderont l'attention de tous les éducateurs.

En tête de son étude sur Rousseau, M. Dugas a donné une analyse de la timidité, dont tous les traits rentrent dans l'aboulie : aboulie, non par défaut, mais par excès de sensibilité. La sensibilité du timide est intempérante, indiscrète, se livrant trop, asservie aux influences extérieures, facile à tromper, défiante d'elle-même, romanesque et fausse, portée à donner le change, à se chercher des diversions. La timidité est tantôt phénomène d'*impulsion :* élans inconsidérés, fâcheux, qu'on ne peut retenir et dont on ne peut revenir (personne n'est plus gaffeur que le timide), et tantôt phénomène d'*inhibition :* distraction, paresse pour tout ce qui n'agit que sur les sens et ne touche point l'âme. Bien pis, elle peut n'être pas seulement lenteur d'esprit, mais stupidité, ou incapacité d'agir autrement que par passion ou par plaisir, incapacité de suivre la raison ou simplement l'intérêt. Le timide se défie de son premier mouvement, et ne peut s'empêcher de le suivre. Il est incapable de se soumettre à aucune contrainte (particulièrement aux contraintes de la vie sociale), si légère soit-elle, et dans quelque ordre que ce soit. D'où indépendance farouche, esprit républicain, bientôt anarchiste... Comme il sera facile à chacun d'illustrer de traits pris de la vie quotidienne ces fines et terribles notations !

Les Réactions intellectuelles élémentaires, par A. Cresson, prof. de phil. au lycée Condorcet (in-12 de IV-152 p., 8 f., Alcan). Tous les phénomènes vitaux procèdent d'un ensemble de réactions qui chez les végétaux et les animaux sont purement physiologiques, chez nous tantôt purement physiologiques aussi et inconscientes (circulation du sang, digestion, etc.), tantôt dues à des dispositions entièrement acquises (p. e. le bicycliste n'opère à chaque instant les réactions indispensables à son équilibre que parce qu'il les a entièrement préparées par une habitude prolongée), tantôt dues à une organisation native, mais qui ne produit pas immédiatement ses effets et doit être mise en branle et perfectionnée par l'expérience et l'éducation (p. e. la marche chez l'enfant). De quelle sorte de réactions procèdent les phénomènes de la vie intellectuelle ? Il semble, quand on les observe, que ce soit toujours de réactions à caractère rationnel ; et cependant il est clair que, outre leur manière rationnelle de réagir, les esprits en ont une autre, — une autre dont dépendent les représentations instinctives sans lesquelles la vie risquerait de disparaître, parce qu'elle cesserait d'être dirigée, au milieu des nécessités brutales et immédiates de la minute présente. Quelles sont donc les réactions élémentaires et rapides qui assurent, indépendamment de la raison proprement dite, l'exécution, à l'instant propice, des opérations intellectuelles dont dépend le salut de chaque jour ? — Tel est le problème posé dans ce livre et que l'auteur résout en disant que ces réactions sont formulées par cette disposition remarquable : à savoir, que « l'esprit se comporte dans ses réactions élémentaires, comme s'il raisonnait à chaque instant, par analogie, sans aucunement s'en apercevoir. »

Les Problèmes de la Philosophie, par Bertrand Russell, trad. de l'anglais par Mlle Renauld, prof. au lycée de jeunes filles de Tunis (in-12 de VII-177 p., 8 f., Alcan) : recueil de mélanges philosophiques qui touchent surtout aux divers problèmes de la connaissance, des diverses sortes de connaissance, de la connaissance des universaux, etc., à la question aussi des limites de la connaissance philosophique, à la valeur de la philosophie, qui « généralement ne nous formule aucune réponse définie qui puisse être connue pour vraie, » mais qui agrandit l'esprit et le rend « capable de cette union avec l'univers qui est son suprême bien. »

VII. — Le colonel Romain esquisse ***(Revue hebd.*** **du 19 janvier)** [1] **un tableau de la carrière du général Buat. Né en 1868 à Châlons-sur-Marne, au hasard de la vie de garnison paternelle, le général était en réalité d'origine bretonne et fit ses études au lycée de Nantes (qui alors avait pour proviseur l'abbé Follioley). Entré à Polytechnique en 1887, il en sort dans l'artillerie, prépare l'Ecole de Guerre sous la conduite de Foch, y entre bon premier avec une supériorité marquée sur ceux qui le suivent, et force rapidement non seulement l'estime de ses maîtres, mais, chose plus difficile, l'admiration de ses camarades, qui l'ont surnommé « Buatnaparte. »**

A sa sortie, après un stage au ministère, il est réclamé comme adjoint par des chefs qui s'y connaissent en hommes : le général Bonnal, qui l'installe avec lui à la direction de l'Ecole de Guerre ; le général de Lacroix, généralissime ; Millerand, qui, ministre de la Guerre en 1912, le prend pour sous-chef de cabinet ; plus tard, Lyautey, qui, après sa chute du Ministère, se préparait à l'emmener avec lui au Maroc quand sa nomination de lieutenant-colonel vint lui donner une autre destination.

En juillet 1914, il enseignait à l'Ecole de Guerre la tactique générale comme professeur-adjoint. On

[1] Voir aussi *Revue des Deux Mondes* du 1er mars, *Un grand officier d'Etat-Major, le général Buat,* par le lieutenant-colonel de Thomasson.

le désigne, dès le début, comme chef d'état-major de l'armée d'Alsace.

Débarqué à Belfort au quartier du général Pau, il trouve les affaires mal en point. Les Allemands, qui nous ont repris Mulhouse et Altkirch (11 août), menacent la place forte ; et l'on songe, chez nous, à rassembler les troupes qui viennent de divers côtés pour former la nouvelle armée, en deçà de la région fortifiée, jusque vers Vesoul, avant de reprendre les opérations.

Attitude timide qui n'est pas dans la manière de Buat. Estimant que la meilleure défensive est l'attaque, il fait pénétrer sa belle confiance dans l'âme de son chef ; et bientôt la reprise d'Altkirch et de Mulhouse (19 août) et le refoulement des Allemands jusqu'au Rhin confirment la justesse de ses vues.

Son plan est de s'établir solidement sur la rive gauche du fleuve et même de passer au delà. Mais la nouvelle de nos défaites dans le Nord (Morhange, 20 août ; Charleroi, 22 août ; Mons, 23 août ; Ardennes, 22 et 23 août) vient arrêter l'offensive. L'armée d'Alsace est dissoute, les corps sont embarqués rapidement pour un autre théâtre d'opérations, et la défense de Belfort reste confiée aux seules troupes de la place, lesquelles abandonnent (25 août) les deux villes alsaciennes reconquises, malgré les protestations de Buat : le fait est que la région d'Altkirch demeure pendant près de trois semaines *no man's land*, et c'est devant la carence française que les Allemands se décident à l'occuper de nouveau.

Millerand, rappelé au Ministère de la Guerre (27 août), reprend auprès de lui Buat, qui dans le désarroi général crée la mobilisation industrielle. L'année suivante, retraite du Cabinet, 29 oct. 1915, et avènement (pour 17 mois) du Cabinet Briand : Buat, devenu colonel, réclame sa place au front. On l'envoie en Champagne. En 1916, bataille de Verdun : pour sauver la partie, le G. Q. G. monte la contre-offensive de la Somme ; Joffre mande Buat comme aide-major général pour préparer la bataille. L'offensive déclenchée, il prend la tête d'une brigade, puis d'une division. En 1917, Nivelle l'appelle au commandement du IIe corps, puis à celui de la Réserve générale d'artillerie lourde, poste où il est maintenu par le nouveau généralissime Pétain.

C'est dans cette nouvelle fonction qu'il donne la mesure de son habileté d'organisateur et de sa prévoyance de tacticien.

Non seulement il va créer de toutes pièces une nombreuse et puissante artillerie hippomobile, automobile et sur voie ferrée ; mais surtout il s'occupe de préparer son utilisation en vue de la victoire définitive. Depuis beau temps il s'est rendu compte qu'aucun succès ne sera décisif tant que les réserves ennemies ne seront pas usées : c'est là un principe napoléonien qu'on a perdu de vue et dont la guerre est revenue nous donner une éclatante démonstration. Tous nos succès des trois premières années de guerre ont été sans lendemain et n'ont abouti qu'à la formation de stériles et parfois dangereuses boursouflures des lignes, parce que les réserves ennemies se sont toujours trouvées là pour intervenir à temps ; et les foudroyantes avances de Ludendorff au printemps de 1918 n'ont rien eu de décisif non plus parce que nos réserves sont toujours arrivées pour fermer l'entaille produite dans le front et arrêter l'assaillant à bout de souffle.

Le problème, c'est de trouver un moyen d'user les réserves ennemies sans user les nôtres. Ce moyen, Buat imagine de le demander aux réserves d'artillerie lourde : survenant inopinément sur un point, appuyées par un minimum d'infanterie, elles alerteront l'adversaire par un simulacre d'attaque, le forceront à appeler ses réserves à la rescousse, infligeront à celles-ci de lourdes pertes, recommenceront autre part le même manège jusqu'au jour où l'on pourra frapper le grand coup à fond [1].

En conséquence, approuvé par le généralissime, il équipe notre front d'un puissant réseau de parcs à munitions, de dépôts de matériel, de voies ferrées, qui lui permet de faire évoluer ses grosses masses d'artillerie avec une rapidité inconnue jusqu'alors.

La première épreuve partielle de ce plan de vaste envergure se fait à nos victoires de la Malmaison (Maistre) et de Verdun (Mangin) en 1917, où nos grosses pièces viennent écraser les Allemands dans les abris souterrains où ils se croient invulnérables.

Interrompu ensuite par les offensives allemandes du printemps 1918, le système déploie à nouveau sa valeur lors du déclenchement de la nôtre en juillet.

Au commencement de ce mois de juillet, Foch nomme Buat major général des armées françaises.

[1] Ce sera là toute la leçon de l'année 1918 : chez nous, usure de l'ennemi ; chez l'ennemi, système des coups droits, massifs, comparables au choc d'un bélier contre un mur : le mur est ébranlé sans doute, quelquefois même jeté bas, mais « on le retrouve toujours un peu plus loin sous une autre forme parce que l'ennemi a tout loisir de venir clore la brèche avec ses réserves hâtivement transportées vers la zone dangereuse, » dit Buat lui-même dans ce livre suprême qui a paru quelques semaines avant sa mort et où il a condensé le résultat de ses études précédentes, **Hindenburg et Ludendorff stratèges** (in-8 de VIII-252 p., avec 29 cartes ou croquis, 20 f., Paris, Berger-Levrault). Noter qu'Hindenburg et Ludendorff avaient été les premiers à reprocher à Falkenhayn (major général de septembre 1914 à août 1916) ce système des coups droits. Eux, ils préconisent l'enveloppement : celui-ci n'ayant pas réussi, ils n'ont su faire mieux que revenir aux errements de Falkenhayn.

Le résultat, ce fut que le 11 nov., sur 17 divisions qu'ils avaient encore en réserve, il n'y en avait plus que 2 capables de faire figure dans une bataille, tandis que les Alliés en comptaient 103, dont 60 pour le moins en état de reprendre immédiatement la lutte.

Buat nous montre, dans un tableau suggestif, l'usure progressive des réserves ennemies au cours de l'offensive finale (noter que les divisions *fraiches* sont seules en état d'intervenir sérieusement dans le combat) :

15 juillet,	81	divisions réservées,	dont	65	fraîches.
18 »	65	»	»	34	»
8 août,	68	»	»	28	»
12 sept.,	68	»	»	14	»
1er oct.,	31	»	»	14	»
1er nov.,	31	»	»	15	»
11 nov.,	17	»	»	2	»

C'est un beau livre, limpide, ardent, tout l'esprit et le cœur de Buat. Les 150 premières pages sont données aux opérations d'Hindenburg et Ludendorff sur le front oriental, août 1914-août 1916 (c'est d'ailleurs le pur hasard qui les avait rapprochés et associés sur le front de Pologne en août 1914) ; puis, août 1916-novembre 1918, ils sont à la direction de la guerre, si longtemps et si âprement convoitée par eux.

Ce sont les jours où se prépare l'offensive décisive, et il faut au généralissime un chef d'état-major à sa taille. Si nos grands chefs ont pu concevoir leur plan, c'est qu'ils savaient précisément avoir auprès d'eux un homme capable d'en assurer l'exécution à coup sûr, — non pas un méticuleux qui soit toujours à opposer des atermoiements à l'exécution de leurs desseins, comme l'ont fait d'autres avant Buat, — mais un homme qui partage leur ardeur, qui l'excite même, qui aille au-devant de leur pensée qu'il devine.

Cet homme, ils l'ont trouvé en Buat. Ils peuvent frapper où ils voudront, tant qu'ils voudront, il saura toujours leur fournir l'outil à l'instant voulu. Durant les quatre mois de cette offensive ininterrompue, il est là, jouant en virtuose de ses armées, brassant les troupes, les canons, les moyens de transport d'un bout à l'autre du champ de bataille sans repos ni trêve. Il est le grand veneur qui découple les meutes avant de les lancer à l'hallali. L'armistice signé, un des premiers gestes de Pétain est de lui décerner la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur, avec une magnifique citation où sont mises en relief les qualités militaires de premier ordre dont il n'a cessé de faire preuve depuis le commencement de la guerre, à travers les fonctions les plus diverses.

La paix venue, major général toujours, il se met au travail de la réorganisation de l'armée, et dresse un plan que le Parlement n'a pas trouvé encore le loisir d'examiner. Puis, à la Noël 1923, une brusque crise d'appendicite vient tout interrompre.

Son attitude devant la mort est digne de sa vie. Quand, dans la clinique, sur son lit de douleur, le maréchal Pétain vient lui annoncer sa nomination de grand-croix de la Légion d'Honneur :

— Pourquoi cet honneur ? objecte-t-il. Je n'ai pas l'ancienneté voulue.

— On vous la décerne, répond le maréchal, à titre exceptionnel.

— Ah ! je comprends, dit-il en esquissant un vague sourire. C'est sur mon cercueil qu'on dépose cette croix.

Et comme on se récriait :

— C'est bien, ajoute-t-il, je suis prêt.

Au ministre de la Guerre (Maginot), venu quelques moments après, il fait une réponse semblable : « Je suis prêt à partir. »

Il fait appeler un prêtre, et règle minutieusement l'ordre de ses funérailles. Il demande qu'en attendant son inhumation à Nantes dans le caveau de famille, son corps soit transporté directement à l'église, cette église que les soucis de ses fonctions lui ont, dit-il, trop fait négliger. Simplicité surtout : ni fleurs ni couronnes ni discours.

Son corps fut, en conséquence, déposé en une chapelle ardente, à l'église St-François-Xavier ; et ce fut un beau spectacle que le défilé incessant de fidèles recueillis et priant devant cette grande dépouille, les 31 décembre et 1er janvier, en attendant les funérailles, fixées au 2.

Ceux qui l'ont approché ont dit le charme de ses manières, la cordialité de son accueil, sa franchise, son bongarçonnisme, sa belle humeur juvénile, l'éclat et l'entrain de sa conversation, la bonté foncière dont on le sentait imprégné, ce dédain aussi de grand seigneur dont il accueillait les médisances qui parfois essayaient de l'éclabousser. Et pour nous, il nous est doux de penser que tant de vertus trouvaient leur perfection et leur aliment dans les convictions profondes de son âme chrétienne.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Comment expliquer l'effet rétroactif de nos prières pour le salut de nos chers morts ?

« Si vous hésitez à croire que votre disparu soit mort dans la grâce divine, vous pouvez encore maintenant,... par une sorte d'effet rétroactif, valoir au dernier soupir de celui que vous pleurez les lumières et les grâces de conversion méritées par vos prières, vos sacrifices et vos vertus d'aujourd'hui et de demain. »

Ce texte a paru dans la *Documentation catholique* du 17 février 1923. Il est tiré d'une Lettre pastorale de Mgr Chollet, archevêque de Cambrai. Quelle peut bien être sa signification réelle ? Quand la mort a fixé le sort éternel de nos défunts, pouvons-nous le changer ? Si elle les a trouvés en état de péché grave, nos mérites subséquents pourraient-ils donc leur valoir le ciel ? Comment cela ?

R. — La réponse à votre question sera fournie par Mgr Chollet lui-même, dans son livre : *Nos morts,* dont la phrase que vous citez d'après la Lettre pastorale sur *La foi aux fins dernières* est un extrait.

Voici le passage replacé dans son cadre primitif et expliqué par l'auteur lui-même :

« Irai-je plus loin ? Vous dirai-je que, peut-être, à l'heure actuelle, vous pouvez encore augmenter votre confiance en cette insigne faveur du Christ envers celui que vous pleurez ; que vous avez le pouvoir, par une sorte d'effet rétroactif, de reculer jusqu'au dernier soupir du défunt, pour y jeter la supplication de vos prières actuelles, la force et la richesse de vos mérites futurs ; qu'enfin ce que vous ferez demain peut décider de ce qu'a valu hier le cœur agonisant de votre mari ou de votre fils ?

« L'affirmation peut paraître paradoxale. Car enfin, ce qui est passé n'est-il pas irrévocable ? Les causes déroulent leurs effets en descendant ; elles ne remontent pas et les produits ne peuvent être antérieurs à leurs principes.

« Tout cela est vrai dans le monde créé et dans le temps, mais tout cela souffre des amendements, si, dans le jeu des événements, intervient l'Incréé, celui qui vit dans l'Eternité et auquel tout est présent, l'avenir comme le passé, demain aussi bien qu'aujourd'hui.

« Vous pleurez. Dans l'incertitude où vous êtes du sort du trépassé, vous voulez, en quelque sorte, à coups de prières et de vertu, vaincre le doute, fléchir Dieu, obtenir ce que vous croyez l'impossible, assurer le destin céleste de cette âme. Et vos prières se font ardentes ; elles montent vers Dieu. Dès le matin, avant que le soleil soit surgi à l'horizon, déjà vous êtes à genoux, vous implorez, vous méditez les bontés divines ; bientôt vous vous asseyez à la sainte Table ; les pauvres connaissent vos largesses, ceux qui souffrent sont consolés et secourus par vous ; vous vous faites généreuse, bonne à tous, sévère à vous-même, humble

et pieuse. Les années se succèdent et vos efforts se multiplient avec les jours, votre vertu grandit, vos satisfactions à la divine justice sont incessantes.

« Dieu voit cela ; il le voyait déjà au moment où votre défunt allait mourir, alors qu'étant encore sur cette terre, il pouvait se repentir, faire l'acte indispensable de contrition parfaite et se sauver. Si Dieu donnait à cet homme la grâce victorieuse, celle qui, tout en respectant la liberté, l'amène à se convertir et à se tourner vers le Devoir, c'était le salut. Ne croyez-vous pas qu'alors Dieu s'est tenu ce langage : « L'épouse, la mère de cet homme, une fois frappée dans son affection la plus chère, portera vaillamment sa croix. Elle va, pendant les années qui lui restent à vivre, s'engager dans les voies de la perfection chrétienne. Elle mettra sa confiance en moi, montera dans ma lumière, s'échauffera de mon amour. Elle sera pure, humble, abandonnée à mon bon plaisir. Elle attendra de ma bonté la joie de se retrouver dans mon sein avec celui qu'elle a perdu. Vais-je permettre que de tout cela rien ne profite à celui qu'elle aime tant après moi? Vais-je laisser sombrer la destinée pour laquelle elle s'immole si héroïquement? Vais-je refuser à cet homme la grâce qu'implorera son épouse, sa mère, pendant de longs jours, et faire que celle-ci, en arrivant près de moi, n'y trouve pas celui qu'elle y cherche? » Ne croyez-vous pas que Dieu, fléchi par vos mérites futurs, aura jeté dans l'âme de votre époux, de votre fils mourant, la lumière qui convertit, la grâce qui brise les résistances et arrache aux consciences vaincues le cri de repentir et d'amour? Car, enfin, ces mérites étaient alors présents à Dieu.

« La philosophie ne nous enseigne-t-elle pas que les événements n'ont pas les mêmes rapports avec le temps et avec l'éternité? Dans le temps ils se succèdent, ils dépendent ou procèdent les uns des autres, ils appartiennent au passé ou au présent ou sont en germe pour l'avenir. Quand une fois ils sont glissés dans le passé, aucune puissance ne saurait les modifier ou faire qu'ils n'aient pas été...

« [Mais] la vie divine ne s'écoule pas comme les existences ou les vies créées. Elle est parfaite, infinie, en acte complet du premier coup, c'est-à-dire de toute éternité. Elle n'enferme aucun élément surabondant qu'il faille rejeter, elle ne produit par son exercice aucune usure qui exige des éliminations d'organes usés, des réparations de forces affaiblies, il ne lui manque aucune perfection qu'il faille acquérir. Dès lors, elle est immuable. Elle domine le temps, préside par son action créatrice ou conservatrice des êtres, par sa collaboration à toutes les activités, par le gouvernement de sa Providence à l'écoulement des siècles : elle est présente à tous. Comme le souverain devant lequel défile une armée, du haut du tertre voit d'un même coup d'œil les troupes qui ont déjà défilé, celles qui défilent et celles qui suivront, ainsi d'un même regard Dieu voit la série des siècles depuis l'instant de la création jusqu'à la fin — si l'on peut se servir d'une locution inadéquate — des siècles. Les événements qui auront lieu dans dix mille ans lui apparaissent dans une lumière pareille à celle qui baigne, à ses regards, les faits d'aujourd'hui ou l'histoire des siècles passés.

« Il peut donc ordonner ses interventions actuelles d'après ses prévisions des temps à venir et aujourd'hui préparer les voies aux saints du XXIe siècle. Il peut donner aujourd'hui, à un homme qui expire, les grâces qu'il voit déjà sollicitées par toutes les prières, futures pour nous, présentes pour lui, que son épouse ou ses enfants lui offriront après sa mort[1]. »

L'auteur confirme ensuite son explication par des textes tirés de l'Ecriture Sainte : l'éloge de la Sagesse (Prov. VIII, 22-30) appliqué à Marie, ce qui signifie que la Mère du Christ et la nôtre était déjà dans les pensées divines avant que le monde fût créé ; le texte d'Isaïe (XLIV, 24-28 ; XLV, 1-5) montrant les providences divines qui s'occupent de Cyrus en prévision du Messie ; le Protévangile (Gen. III, 15) annonçant le Sauveur futur et permettant aux hommes pécheurs de se sanctifier, de se sauver dans l'espérance du Messie. Puis, revenant aux morts pour lesquels prie l'Eglise dans sa Liturgie, il continue sa démonstration :

[1] *Nos morts*, Paris, 1908 ; *Post-scriptum : Un rayon dans la nuit*, p. 342-346.

« Rien n'est plus expressif peut-être en ce sens que les paroles de la liturgie dans l'office des Morts. L'Eglise est mère, elle tressaille de douleur quand un de ses fils est mort ; elle traduit son deuil et exhale ses prières d'une manière touchante quand le corps de celui qui n'est plus, ou plutôt qui s'est endormi, dit-elle, est apporté dans son sanctuaire avant d'être acheminé vers la tombe où il sera déposé en attendant le jour solennel de sa résurrection.

« Lisez les prières de l'Offertoire ou celles de l'Absoute. L'Eglise y parle comme si le sort de l'âme n'était pas décidé encore, comme si le jugement n'était pas commencé, ni la sentence prononcée... Evidemment, si l'on s'en tient aux seules considérations tirées du temps, au moment où l'Eglise récite les invocations de l'Offertoire ou de l'Absoute, l'âme a paru au Tribunal du Souverain Juge, la sentence a été portée, le sort est jeté, et déjà la destinée éternelle de cette âme est commencée... L'Eglise sait que la sentence prononcée est irrévocable et que Dieu ne la rapporte jamais. Toute prière pour faire revenir Dieu de sa sentence serait donc vaine.

« Que prétend donc l'Eglise? Elle se reporte par une sorte de fiction au moment qui précède le jugement, c'est-à-dire à la minute suprême où les âmes sont encore dans la lutte, dans l'agonie, disputées entre le lion infernal qui veut les dévorer et l'archange qui veut les conduire dans le séjour de lumière, et là elle supplie Dieu d'accepter ses prières et ses hosties de louange et, en retour, d'accorder aux âmes dont elle fait mémoire les grâces de foi et de repentir qui les délivreront de la mort éternelle, des peines de l'enfer, des morsures du lion, des ténèbres de l'abîme.

« Or, il ne serait pas digne de l'Eglise de se livrer à une telle fiction, si le geste était inutile et si l'âme ne devait en tirer aucun profit. La réalité, c'est que l'Eglise en se plaçant ainsi, par un retour sur le passé, au moment de l'agonie finale et en intercédant pour celui qui va paraître devant Dieu, sait que ses prières actuelles ont été vraiment présentes à Dieu à l'heure de cette agonie, que Dieu les a considérées et qu'il a pu, dans sa miséricorde, s'en inspirer dans sa conduite envers l'âme.

« L'Eglise, sans doute, ne demande pas à Dieu de ne pas condamner le pécheur impénitent, — ce serait une impiété et une injustice, — mais elle le conjure de donner à ce pécheur le mérite de « la foi chrétienne, » des grâces efficaces de repentir, à la faveur desquelles cet homme contrit et revenu à Dieu pourra passer de la mort à la vie promise à Abraham et à sa postérité.

« L'Eglise fait ce que nous conseillons aux personnes en deuil ; elle prie, elle offre après coup des hosties de louanges et des sacrifices expiatoires à la bonté divine, assurée que, par une anticipation bienveillante, Dieu en aura tenu compte aux derniers instants du chrétien expirant[1]. »

[1] *Ibid.*, p. 352-356.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 26 martii 1924.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le Gérant : **F. FROSSARD.**

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE CHLOROSE
Sirop de **DESCHIENS** à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul-Baudry. R.C. Seine 207.204.

VINS DE MESSE

SOCIÉTÉ ANONYME VITICOLE
SEULE MAISON du diocèse dont les Vins de Messe soient garantis liturgiquement purs par l'Evêché de Perpignan.
S'adresser : **Abbé P.-C. Aujaleu, Espira-de-l'Agly** (Pyr-O^{les})

FAITES TOUS VOS ACHATS DIRECTEMENT A LA FABRIQUE D'ORNEMENTS D'EGLISE.

Bronzes - Orfèvrerie - Chasublerie - Lingerie - Statues - Ameublement
La plus ancienne Maison, **fondée en 1580.**
Envoi des **Catalogues** sur demande.
Ancienne Maison TRIOULLIER. — **MONTAGNIER**, Succ^r
24, Rue de Grenelle, PARIS (VII^e) — R. C. Seine 72.345

LABORATOIRES BAILLY

A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS. R. C. Seine 1.079
ANALYSES
Bactériologiques (diphtérie, tuberculose) — **Biochimiques** (sang, urines) — **Alimentaires** (laits, vins, etc.)
REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine, n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social
2, Rue Pillet-Will
PARIS

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Rentes Viagères immédiates ou différées

aux taux avantageux des nouveaux tarifs
L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

GAUDRAP & C^o

MAISON RECOMMANDÉE 21, Rue Borie, 21 — BORDEAUX —
Monopoles { « Graves des Rois de Gascogne » ½ sec. « Moulis-Claret », Bordeaux rouge très fin.
Vin blanc de Messe **Sainte Croix du Mont** (vin liturgique légitime).
— *Envoi gratis du Catalogue sur simple demande* —
R. C. Bordeaux 18.250 A.

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES
Les Fils de G. PACCARD
à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)
Fondeurs de "La Savoyarde"
du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »
pour la cathédrale de Rouen
Sonnerie brevetée, à battant rétrolancé, *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.* R. C. Annecy 142

VIEUX DENTIERS HORS D'USAGE rachetés au plus haut prix, à envoyer en échantillon recommandé pour être payés par retour du courrier.
PAZ, 6, rue des Marronniers, LYON-Bellecour. 14^e année.
Hautes références des Communautés religieuses.

ENGRAIS DEROME

BAVAY (Nord)
Registre du Comm^{ce} d'Avesnes-s-Helpe. N° inscript. 2625

CHEMISES, GILETS, CALEÇONS "TETRA"

Tissus spongieux remplaçant avantageusement la flanelle.
EXIGEZ cette MARQUE
GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2^e
R. C. Seine 101.853

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D. des Champs, PARIS (VI^e)
R. C. Seine 87.225
Représentant, Maquettes, Catalogues sur demande
Très importants travaux en cours d'exécution

Notre-Dame de Paris	Eglise de St-James (Manche)
La Sainte-Chapelle	Eglise St-Jean, à Bar-le-Duc
Eglise de Bully-les-Mines	Eglise St-Antoine, à Marseille
Cathédrale de Tréguier	Eglise St-Benoît, Le Mans
Institut libre de Saint-Lô	Eglise St-Jacques, à La Villette

ASTHME

Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
Guérison par **POUDRE** et **CIGARETTES ESCOUFLAIRE**
CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à **BAISIEUX** (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une **BOITE d'ESSAI** avec **NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.**
R. C. Roubaix 12.770

G^{de} Marbrerie "Ste-Jeanne d'Arc"

L. BARRAU

Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts
Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A.
29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

MAISON A. CABARET

M. CHÉRET, Succ^r

BRONZES
ORFÈVRERIE
CHASUBLERIE
LINGERIE D'ÉGLISE
AMEUBLEMENTS
MODÈLES DÉPOSÉS

9, RUE MADAME ET 8, RUE DU VIEUX-COLOMBIER
PARIS (VI^e)
SÉGUR 04-05

— **Envoi sur demande du Catalogue "*B*"** —

Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique
DEMANDER LE CATALOGUE
Jérôme Thibouville-Lamy & C^{ie}
68 à 72, Rue Réaumur, Paris.
La plus importante Manufacture
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
du Monde. — Fondée en 1790.
Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES DU CLERGÉ.